

ANNÉE 1937

THÈSE

N° —

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jacques LE BRETON

Né le 11 décembre 1909 à Avranches (Manche)

LA MAISON DE SANTÉ DU DOCTEUR BLANCHE

Ses Médecins - Ses Malades

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1937



LE DOYEN : TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.	ROUVIÈRE.
Physiologie.....		Léon BINET.
Physique médicale		STROHL.
Chimie médicale		POLONOVSKI
Bactériologie		Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....		BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique médicale.....		BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....		ABRAMI.
Pathologie chirurgicale		CHEVASSU.
Anatomie pathologique		N...
Histologie		CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale		TIFFENEAU.
Thérapeutique		HARVIER.
Hygiène et médecine préventive.....		TANON.
Médecine légale		BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....		FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....		Maurice VILLARET.
Clinique médicale		LOEPER.
		CARNOT.
		CLERC.
		Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance		LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants		NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.		H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux		GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses		LEMIERRE.
Clinique chirurgicale.....		CUNEO.
		GOSSET.
		GREGOIRE.
		LENORMANT.
Clinique ophtalmologique.....		TERRIEN.
Clinique urologique		MARION
Clinique d'accouchements.....		BRINDEAU.
		COUVELAIRE.
		JEANNIN.
Clinique gynécologique		MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....		OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale		RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologie.....		LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....		Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....		SERGEANT.
Clinique de la tuberculose.....		BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte		MATHIEU.
Clinique cardiologie		LAUBRY.
Professeurs sans chaire		HOVELACQUE.
		MULON.
		OLIVIER.
		VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale
 BARIETY Pathologie médicale.
 BENARD (Henri) Pathologie médicale.
 BERNARD (E).. Pathologie médicale.
 BESANÇON (Justin), Hydrologie.
 BOULIN..... Pathologie médicale.
 BULLJARD..... Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 COSTE..... Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 FEY..... Urologie.
 FUNCK..... Pathologie chirurgicale
 GALLIARD..... Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie
 chirurgicale.
 DE GENNES... Pathologie médicale.
 GAYET..... Physiologie.
 GIROUD..... Histologie.
 HAGUENEAU... Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino-Laryng.
 HAZARD..... Pharmacologie.
 HUGUENIN..... Anatomie pathologique
 JOANNON..... Hygiène.
 LACOMME..... Obstétrique.

MM.

LANTUEJOUL.. Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE..... Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale
 Mlle J. LEVY.. Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX... Pathologie chirurgicale
 MOLLARET.... Pathologie médicale.
 MOREAU..... Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING..... Anatomie pathologique
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES..... Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHEL..... Physiologie.
 SANNIE..... Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale
 TROISIER Pathologie expérimentale
 TURPIN..... Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH..... Pathologie chirurgicale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE..... Pathologie chirurgicale
 BUSQUET..... Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 GUENIOT..... Obstétrique.

MM.

LARDENNOIS .. Pathologie chirurgic.
 LEROUX Anatomie pathologique
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 PHILIBERT Bactériologie.
 VAUDESCAL... Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.
 ALAJOUANINE. Clinique médicale.
 AUBERTIN..... Clinique médicale.
 BRULE Clinique médicale.
 CHABROL Clinique médicale.
 CHIRAY Clinique médicale.
 FONZELOT Clinique médicale.
 DUVOIR Clinique médicale.
 FIAN Clinique médicale.
 PASTEUR-VALLÉRY-RADOT Clinique médicale.
 SEZARY Clinique médicale.

MM.
 BASSET Clinique chirurgicale.
 BROcq Clinique chirurgicale.
 CADENAT Clinique chirurgicale.
 GATELLIER Clinique chirurgicale.
 HEITZ-BOYER.. Clinique chirurgicale.
 MOURE Clinique chirurgicale.
 QUENU..... Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ Clinique chirurgicale.
 VELTER Clinique chirurgicale.

MM.
 ECALLE..... Clinique obstétricale.
 LE LORIER Clinique obstétricale.
 LEVY-SOLAL... Clinique obstétricale.
 METZGER..... Clinique obstétricale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé..... Education Physique.
 LEDOUX-LEBARD..... Radiologie clinique.
 PHILIBERT, agrégé..... Microbiologie.
 RUPPE..... Stomatologie.
 WEILL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A MA GRAND'MÈRE

A MA MÈRE

Gage d'amour filial.

A MON PÈRE

LE DOCTEUR LE BRETON

Qui fut mon premier maître,
dont les conseils et la haute conscience professionnelle sont pour moi des exemples dont je voudrais me montrer digne.

A MES ONCLES :

MONSIEUR XAVIER TAMINAU
LE DOCTEUR GEORGES BRAVET
LE MÉDECIN INSPECTEUR GÉNÉRAL
ROUVILLOIS
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Hommage d'affection respectueuse.

A MES TANTES

A MES COUSINS

A TOUS LES MIENS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
MÉDECIN DE LA PITIÉ
PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
ET DE LA CHIRURGIE

Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse.

Hommage de notre profonde re-
connaissance.

A TOUS MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

A TOUS MES AMIS

A MES CAMARADES
DU CLUB DES DORYPHORES

INTRODUCTION

L'époque que nous vivons qui succède à un tumultueux après-guerre, apparait très justement à celui qui entre dans la carrière médicale, comme des plus âpres et des plus difficiles.

La vie du médecin, du jeune médecin surtout, sera assurément bien différente de ce que fut celle de nos pères.

Dans le tourbillon de la vie actuelle, restera-t-il autant qu'autrefois l'ami et le conseiller de ses malades ?

Aussi nous a-t-il paru intéressant d'essayer de montrer ce qu'était le médecin de jadis. Pour cela, nous sommes allés chercher l'exemple des docteurs Blanche, « que les Parisiens, pendant trois quarts de siècle ont connu et aimé en échange de quelles connaissances et de quel dévouement »¹ pour ceux qui, riches ou pauvres, voyaient leur raison décliner.

Nous allons tenter d'évoquer ces deux belles figu-

1. Allocution de M. Daniel Halévy, dite lors de la réception de Jacques-Emile Blanche, « Les amis de 1914 », vendredi 19 février 1934.

res médicales, qui nous ont semblé d'autant plus belles et d'autant plus nobles, qu'il s'agit du père et du fils. L'un comme l'autre, soucieux de continuer les traditions de toute une lignée de médecins, ont employé leur vie à mettre en usage toutes les qualités du praticien : la science, la conscience et surtout la bonté.

Lors de la première visite que nous fîmes à M. Jacques-Emile Blanche, il eut ce mot au sujet de son père

« C'était un véritable Saint-Vincent de Paul. » Rien n'est plus juste que cette phrase.

La maison du Docteur Blanche, que ce fût celle de Montmartre ou celle de Passy, était bien un « couvent laïque »¹, un havre où le désespéré quel qu'il fut, trouvait un refuge, un réconfort.

De ces deux hommes, le dernier a disparu il y a presque un demi-siècle, tous ceux dont ils furent les bienfaiteurs également. Discrets et modestes, les Blanche n'ont pour ainsi dire pas laissé d'écrits ; leurs mémoires, leurs études médico-légales, leurs notes, Emile Blanche, avant de mourir en fit une flambée : à quoi bon laisser au monde tous ces témoignages de la misère humaine ?

Aussi, dans la galerie des grandes figures médicales, les deux Docteurs Blanche n'occupent-ils pas la place qu'ils méritent. Leur nom est connu, certes,

1. J.-E. Blanche, Passy.

mais surtout par l'intermédiaire des illustres malades de l'esprit qui furent soignés chez eux et par eux.

Replacer ces deux médecins au milieu de leurs clients, dans l'atmosphère unique de la maison de santé si célèbre est la tâche à laquelle nous allons nous efforcer.

PREMIÈRE PARTIE

MONTMARTRE 1821-1846

LES ORIGINES

En 1820, un tout jeune médecin, le Docteur Esprit-Sylvestre Blanche, il a 24 ans¹, prend la direction d'une maison de santé à Montmartre. C'est la maison du Docteur Prost, installée au 22 de la rue de Norvins.

Ce jeune médecin était originaire de Normandie. Son père, le Docteur Antoine-Louis Blanche-Duparc², était médecin de l'asile d'aliénés du département de Seine-Inférieure. Il fut un ardent propagateur de la vaccine et eut le grand mérite de coopérer à l'expansion en France de la méthode de Jenner.

Son frère, le Docteur Antoine-Emmanuel-Pascal Blanche³ était un distingué praticien, qui contribua

1. Né à Rouen, le 15 mai 1796 ; mort à Passy en 1852.

2. Né à Corgeron (Orne) le 25 décembre 1753 ; mort à Rouen le 6 mars 1816.

3. Né le 9 décembre 1785 à Rouen ; mort le 24 janvier 1849.

à la fondation de l'école de médecine de Rouen en 1822 et qui y professa jusqu'à sa mort.

Comment, avec un tel entourage familial, ne pas être tenté par les études médicales et particulièrement les maladies mentales ?

Il vient donc à Paris suivre les cours de la Faculté de Médecine, et dès qu'il reçoit son diplôme de docteur, il prend la direction de la Maison de Santé du Docteur Prost.

LA FOLIE CENDRIN¹

Cette maison était située à Montmartre, dans un étroit quadrilatère compris entre la rue Caulaincourt et la rue Ravignan, le Moulin de la Galette et l'emplacement du Sacré-Cœur. Elle portait le n° 22 de la rue de Norvins. On l'appelait la « Folie Cendrin », du nom d'un de ses anciens propriétaires.

C'était une maison discrète, qualité fort en honneur au XVIII^{me} siècle, époque à laquelle le Sieur Cendrin, riche propriétaire du quartier s'en rendit acquéreur².

Puis, pendant 10 ans, elle fut entre les mains d'un Sieur Pruneau, marchand de vin à Paris, pour en

1. On donnait le nom de folie au XVIII^e siècle à des habitations construites discrètement loin des voisins. Leur nom vient de ce que ces maisons en général très luxueuses valaient une fortune, et étaient les témoins des plus fameuses « fêtes galantes » fort en honneur à cette époque.

2. 1774.

1805 devenir la propriété du Docteur Prost, qui y installa une maison de santé.

Elle consistait, rapporte E. de Crauzat¹, en un grand corps de logis, élevé sur caves, d'environ vingt-cinq mètres, trois portes d'entrée dont deux petites et une grande porte cochère, une grande cour devant ladite maison, fermée par une grande grille de fer ; ladite maison était éclairée au midi par vingt-sept croisées de face et par le même nombre au nord, et par quatre au couchant toutes les croisées étaient garnies de persiennes en bois de chêne.

Le rez de chaussée comprenait un grand salon de compagnie, boudoir, salle de billard, salle à manger grande cuisine et office.

Le premier étage était composé de neuf pièces de plain-pied et d'une grande cuisine ; huit glaces ornaient les cheminées des dites pièces, deux beaux escaliers dans chaque bout faisaient communiquer le rez-de-chaussée et le premier étage.

Neuf pièces de plain-pied constituaient le second étage. De grandes greniers régnaient au dessus des appartements au-dessus de l'entablement existait un fillet de balustres crolières en pierre de Saint-Leu. Une gouttière en plomb conduisait les eaux dans un réservoir aussi en plomb ; la totalité de la maison était

1. E. de Crauzat, *La folie Cendrion*, édit., « Le vieux Montmartre » Paris, 1910.

couverte en tuiles. Le jardin de la contenance d'un hectare environ, clos de murs, était planté d'arbres fruitiers, d'arbustes et garni d'espaliers...

LE DOCTEUR PROST

Le Docteur Pierre-Antoine Prost qui, en 1805 vint s'installer rue de Norvins semblait avoir des connaissances assez approfondies sur les maladies mentales.

Originaire du département du Rhône, il avait fait de très sérieuses études. Il avait été attaché à l'Hotel-Dieu de Lyon et était membre des Sociétés de médecine de Lyon et de Paris.

Il fut tout de suite enthousiasmé de la disposition de la propriété : « Cette maison, disait-il¹, très spacieuse, est peu éloignée de la barrière de Paris. Un jardin fort étendu et des plus agréables, une disposition intérieure des plus convenables, un aspect qui présente les scènes douces et variées de la nature tout m'a paru se réunir pour le but que je me propose et auquel l'expérience m'a prouvé que l'on n'arrive si l'on néglige de s'entourer d'un appareil de choses disposées avec intelligence et préparées pour l'usage que les divers états de la maladie prescrivent ».

Le Docteur Prost, qui avait son nom dans les almanachs du commerce de l'époque : « Prost, docteur en

1. In E. de Crauzat, *loc. cit.*

médecine, insensés en traitement et autres maladies, à Montmartre », acquit rapidement une excellente renommée, et sa maison, très vite fut fort honorablement connue, ne craignant guère la concurrence d'une maison rivale toute proche : les Petit Bicêtre de la place des Abesses.

L'ESPRIT DE LA MAISON

Le Docteur Pierre-Antoine Prost fut des plus précieux pour les deux Docteurs Blanche, qui pendant soixante-quinze ans vinrent au secours de tant de grands et beaux « esprits défaillants ». Si, en effet, ils se firent les champions du traitement des aliénés par une méthode toute de douceur et de persuasion, c'est à leur prédécesseur, le Docteur Prost qu'ils le doivent. En effet, une bonne part de la réussite de ce dernier est due aux méthodes nouvelles qu'il appliquait au traitement de ses malades.

Il consigna d'ailleurs ses théories et ses observations dans plusieurs ouvrages où il fait montre d'un esprit d'une réelle valeur scientifique, et d'idées qui, pour être hardies et des plus inédites, en paraissent d'autant plus séduisantes¹.

1. On peut citer du Docteur P.-A. Prost, *La médecine éclairée par l'observation et l'ouverture des corps*, 1804, 2 gros vol. in-8° ;
Essai psychologique sur la sensibilité, un vol., in-8° ;
Deux coups psychologiques sur la folie, ou *Exposé des causes essentielles de cette maladie*, suivi de l'indication des divers procédés de guérison, 2 brochures in-8°, parues en 1806 et 1807.

A cette époque, la plupart des maisons d'aliénés, n'avaient pour but que de soustraire les fous à la société. C'était l'asile dans la plus forte acception du mot ; les « insensés ». (il n'était guère question de leur donner le nom de malades), y vivaient, isolés du reste du monde, et rien n'était fait pour les guérir ou du moins les améliorer. La folie était en effet considérée comme incurable, et si déjà un certain nombre de personnes ne considérait plus le fou comme un « possédé », il n'en est pas moins vrai qu'une crainte, tantôt religieuse, tantôt un peu superstitieuse, en éloignait encore beaucoup d'hommes de sciences. Prost eut le grand mérite, étant armé de connaissances très étendues, de contribuer avec une méthode scientifique à l'étude objective de l'aliénation mentale.

Ayant pratiqué de nombreuses dissections, il sut apprécier plus que d'autres les grands avantages d'une connaissance approfondie du corps humain.

« Au lieu de rechercher uniquement les causes organiques de la folie dans le désordre cérébral, il a étudié l'économie animale et remarqué les sympathies réciproques des organes, spécialement entre le cerveau et les organes glanduleux, et il en est arrivé à conclure que les organes du ventre, jouent un rôle dans les facultés de l'entendement, de la volonté et sur les passions »¹.

1. E. de Crauzat, *loc. cit.*

Mais laissons le Docteur Prost, lui-même, nous exposer son système : ...« Nous avons vu naguère les malheureuses victimes de la maladie qui occasionne l'aliénation mentale, repoussées par les plus absurdes préjugés et traitées avec l'insouciance et l'impéritie les plus révoltantes.

« Grâce en soient rendues à quelque sages amis de l'humanité, le sort de ces malades est changé en beaucoup d'endroits. De nos jours une doctrine s'est établie, des méthodes ont été suivies ; la science en a cherché les règles et une philanthropie éclairée en a dirigé l'application. C'est à MM. Pinel et de Coulmiers, que la reconnaissance publique doit des hommages pour ce bienfait.

« Tant de causes morales jettent dans cette déplorable situation. Tous les extrêmes se réunissent pour donner lieu à la folie, et la folie précipite à son tour sa victime dans tous les extrêmes. L'investigation de ces causes doit souvent être dérobée au malade ; la connaissance qu'il en aurait pourrait en accroître les effets.

«... Cette maladie présente des phénomènes dont les causes cachées ne se développent qu'à celui qui les recherche avec le calme d'un esprit observateur, dégagé de tout système ; mais ces causes, il n'appartient pas à la médecine seule de les combattre : le traitement moral est quelquefois plus efficace que les secours de l'art. Alors que les documents et les prescriptions de la science n'ont point d'application, la morale et la philanthropie offrent

au médecin des moyens dont son cœur peut seul diriger l'emploi. Etre médecin n'est donc pas assez auprès d'un fou ; il faut être par caractère disposé à cette douce bienveillance, qui ne se démentant jamais, inspire et fixe la confiance du malade et l'amène à faire sans effort ce qui convient à son état.

« ... Je connais toutes les difficultés de la tâche que je m'impose et je l'entreprends avec la confiance que rien de ce qui pourra m'aider à la remplir ne sera négligé par moi. Celui qui se consacre à la direction d'un pareil établissement, doit être à la fois le médecin, l'infirmier, l'ami, le consolateur, le confident de ses malades. Toujours au milieu d'eux, les observant, les dirigeant, épiaut leurs dispositions secrètes, il doit mettre à profit toutes les circonstances, toutes les actions, tous les mouvements qui, quoiqu'en apparence indifférents, décèlent aux yeux de l'observateur éclairé des causes profondément cachées ».

Ces lignes résument les théories du Docteur Prost. Nous allons retrouver chez Esprit Blanche et chez son fils exactement le même système de traitement.

Les deux Blanche furent comme leur prédécesseur les amis et les confidents de leurs malades. Quiconque entraït rue de Norvins ou à Passy n'entraït pas dans une maison de santé, mais dans une grande famille amie.

C'est le Docteur Prost qui contribua pour une

grande part à donner l'« esprit de la maison », à Esprit Blanche, lequel le communiqua à son fils Emile, et de cela ils lui devaient une immense gratitude.

LES PREMIERS CLIENTS

Les innovations hardies du Docteur Prost, et surtout les excellents résultats obtenus, créèrent bientôt une bonne réputation à la maison de santé et les clients vinrent en nombre.

Parmi ceux-ci, on retrouve l'auteur Gabriel-Marie-Jean-Baptiste Legouvé, qui y fut amené à la suite d'une chute dans le parc du château d'Ivry, chez M^{me} Parny qui fut connue au Théâtre Français sous le nom de M^{lle} Contat. Legouvé s'était fracturé la clavicule et avait une violente commotion cérébrale ; la clavicule se répara vite, mais par contre un état de mélancolie succéda à la commotion, et le malheureux termina ses jours à la Folie-Cendrin, ne sortant que pour aller se recueillir au cimetière du Nord, sur la tombe de sa femme, qu'il rejoignit peu d'années après, en 1812.

Le docteur allait de succès en succès ; les malades affluaient. Bien que la renommée fut de plus en plus grande, la vie était calme dans cette maison. Entouré de ses pensionnaires, le Docteur vivait une existence retirée n'étant au courant des choses de l'extérieur, que par ceux de ses malades, qui, relativement peu

atteints, sortaient librement en ville dans la journée.

Ce calme fut cependant troublé en 1814 lorsque les Alliés pourchassant l'Empereur envahirent la France. La bataille fit rage pendant quelques jours autour de la Butte, et bientôt l'armée russe occupa Montmartre. Le général russe Comte de Langeron s'installa pour quelques jours avec son état-major dans la maison de santé, Ne sachant pas qu'il était chez des fous, il fut assez surpris : *« Mes adjudants marquèrent mon quartier dans la maison la plus élevée de la ville, où ils ne trouvèrent personne. C'était l'hospice de fous tenu par M. Probst (sic). A peine fus-je entré dans la maison que tous les fous dans des costumes bizarres vinrent m'entourer. je ne pouvais concevoir ce que signifiait toute cette mascarade. Mais la maîtresse de maison parut et me pria de l'aider à faire rentrer tous les masques dans leurs chambres, ce que je lui accordai »*¹.

La paix revint bientôt, et les malades de plus en plus nombreux, le Docteur Prost agrandit son domaine. Un nouveau corps de bâtiments est construit en 1818, un terrain attenant à la propriété est acheté : la maison est en pleine prospérité.

Puis tout à coup, à la suite de litiges avec les voisins, d'une question de bornage de terrains que l'on conteste, le Docteur Prost décide brusquement de quitter la

1. *Mémoires du Comte de Langeron, in Revue rétrospective, 1895.*

direction de sa maison. Ennuis financiers ? Ecœurement devant la mauvaise foi est plaignants ? En tous les cas ce départ semble des plus étranges. Toujours est-il que l'on perd sa trace jusqu'à sa mort qui survint en 1832.

ESPRIT-SYLVESTRE BLANCHE

Il cède sa maison à un tout jeune médecin de 24 ans, le Docteur Esprit-Sylvestre Blanche. Frais émoulu de la Faculté de Paris, ayant vécu son enfance près de son père et de son frère aîné, l'un et l'autre médecins, il avait reçu une formation tant scientifique que morale qui lui permettait, malgré son jeune âge, d'assumer la lourde tâche qu'est la direction d'une maison de santé, déjà importante.

Les malades d'ailleurs ne devaient guère s'apercevoir du changement de direction : le Docteur Blanche marcha exactement sur les traces de son prédécesseur. L'intimité, la vie de famille, qui faisaient le succès de la Folie Cendrin se resserra encore davantage ; les liens de malade à médecin devinrent encore plus étroits.

Jeune, très actif, il avait l'abord net et même brusque, mais il ne fallait pas longtemps pour s'apercevoir de sa bonté à toutes épreuves et de sa patience inlassable. Il s'est marié depuis peu et bientôt un fils naît :

Emile qui marchera sur les traces de son père. En sa femme, il trouve une précieuse collaboratrice, « un ange de douceur et d'abnégation » qui l'aidera dans sa lourde tâche, ainsi que trois médecins les Docteurs Prot, Lamide et Lachaize.

Tout comme son prédécesseur, il se donne entièrement à ses malades, en suivant ses principes. Il ne désirait pour sa maison comme pour lui-même que le calme, le silence, sinon l'oubli. Se tenant éloigné des luttes souvent stériles que se livraient les maîtres de la Faculté, il se serait bien peu soucié d'écrire, s'il n'avait eu un généreux mouvement de révolte devant les doctrines tout à fait irrationnelles dont le Docteur Leuret se faisait le champion. Il prit alors la plume et engagea une polémique.

Leuret en effet voulait réduire à néant tous les efforts qu'avait fait Pinel pour rendre le traitement de la folie plus humanitaire. Pinel, homme admirable, dont l'œuvre, disent le Professeur Laignel-Lavastine et le Docteur Vinchon¹ « *malgré sa valeur clinique est surtout importante par les réalisations pratiques. Il laisse au second plan l'arsenal thérapeutique hérité de Gallien et fait surtout appel aux ressources salutaires de la nature* » lorsqu'elle n'est pas contrariée par des obstacles étrangers ». Soigner les aliénés, c'est organiser

1. Laignel-Lavastine et Vinchon, *Les maladies de l'esprit et leurs médecins du XVI^e au XIX^e siècle*, Maloine, Paris, 1930.

les asiles, substituer le gilet de force aux anciens fers ».

Leuret voulait rétablir les voies de rigueur. Blanche s'éleva en défendant la tradition de Pinel dans deux ouvrages qu'il publia dans le feu de la polémique en 1839 et 1840¹ « et ces ouvrages arrachés pour ainsi dire à sa conscience, révoltée, bien qu'empreints d'une certaine passion, n'en sont pas moins remarquables par la logique et les sentiments de saine philanthropie qui les a dictés »².

« De deux choses l'une, dit-il, lors d'une lecture faite à l'Académie, ou vous ne conseillez l'intimidation et les pénibles moyens qu'elle entraîne que comme une ressource accessoire à laquelle la nécessité force quelquefois d'avoir recours, ou vous la proposez comme un moyen fondamental, comme la base du traitement de la folie. Dans le premier cas, vous ne faites que répéter ce qu'on trouve dans tous les ouvrages écrits sur la folie ; dans le second vous niez que le traitement de cette maladie doive avant tout être moral : vous arrachez alors un des plus beaux fleurons à la couronne scientifique de Pinel, vous avancez un mot, une opinion que repoussent la raison et l'esprit philanthropique de notre époque, et que ne sanctionne ni votre expérience ni celle de vos confrères ».

Cette fougue dans la diatribe pour une cause aussi

1. *Du danger des rigueurs corporelles dans le traitement de la folie*, Paris, 1839, in-8°.

De l'état actuel du traitement de la folie en France, Paris, 1840, in-8°.

2. *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, t. IX, 1868, Masson et fils, Paris.

noble, fit que l'Académie royale de médecine, se rangea à l'avis du Docteur Blanche. Deux savants de l'illustre compagnie MM. Esquirol et Pariset, exprimèrent l'opinion officielle en approuvant les vues thérapeutiques du Docteur Blanche, et en déclarant que « *le système d'intimidation préconisé par le Docteur Leuret n'était pas une idée nouvelle et que prendre une telle idée pour base d'une doctrine générale serait un malheur pour les médecins et les malades* »¹.

Les malades..., pour le docteur, passaient avant tout ; quiconque venait frapper à sa porte était certain d'y recevoir bon accueil. Les artistes et les écrivains, entre autres étaient particulièrement bien reçus, alors même que le « *surmenage intellectuel* » ou le « *tourbillon des rêves* » n'avaient fait dévier d'un pouce leur raison ou leur jugement. Ils prenaient souvent place autour de la table du maître de maison qui savait par une chaleureuse hospitalité effacer l'impression pénible que l'on pouvait avoir en sachant le très proche voisinage des malheureux fous, parmi lesquels les hôtes avaient bien souvent d'anciens confrères, d'anciens amis.

Frédéric Soulié² déjeunant une fois chez le docteur Blanche lui demanda :

1. Lachaise de la Berre, *Les médecins de Paris jugés par leurs œuvres ou statistique scientifique et morale des médecins de Paris*, chez l'auteur, Paris, 1845, in-8°.

2. *La libre parole*, 10 novembre 1909, cité par E. de Crauzat, *loc. cit.*

— Comment faites-vous, docteur, pour enfermer les fous que l'on vous désigne ?

— C'est bien simple, répondit le médecin, surtout quand je les connais. Je les rencontre comme par hasard dans la rue...

Le romancier fronça le sourcil.

— Oui, comme vous m'avez rencontré ce matin, docteur ?

— Précisément. Nous causons, et sans avoir l'air de rien je les invite à déjeuner. Ils refusent d'abord. J'insiste. — Toujours comme moi, reprit Soulié qui pâlisait visiblement. Et vous les attirez chez vous ?

— Oui. et une fois qu'ils y sont, je les retiens pensionnaires.

Soulié, pour qui la crainte de devenir fou était une hantise, n'en entendit pas davantage, sauta sur son chapeau et prit la fuite.

MALADES CURIEUX. — MALADES ILLUSTRES

La renommée s'étend de plus en plus : dans un vaudeville représenté au théâtre des Variétés¹ c'est un infirmier de la maison du Docteur Blanche que l'on va chercher pour emmener un des personnages devenu subitement fou. Il y a 100 ans on ne parlait guère de

1. *Croulon, chef d'école*, vaudeville de Theaubon, Gabriel et F. de Courcy.

publicité ; il faut voir là tout simplement de la popularité.

« Et les épaves de tous les mondes, brisées par les tempêtes de la vie, emportées par les remous de la mer furieuse et implaquable qu'est l'existence, venaient échouer lamentablement au seuil de cette hospitalière et bienveillante maison »¹.

On voit tour à tour M^{me} de la Valette qui sort guérie. Le Général Travot, qui avait pour titre de gloire de s'être emparé d'un Charette mourant². Lors du retour des Bourbons, il est condamné à mort et perd la raison lorsqu'on lui apprend que sa peine est communée en 20 ans de réclusion. Et puis, c'est un artiste de la Comédie-Française, Monrose, qui à cette époque jouissait d'une certaine célébrité. Il brillait dans les rôles de valets fins et railleurs du répertoire de Marivaux, Molière, Beaumarchais. Il avait fait une superbe carrière dans ce métier qu'il adorait. Un jour vint où il s'aperçut que sa mémoire s'enfuyait rapidement ; d'autre part, de gros ennuis surgis tout à coup avec ses enfants, le plongèrent dans la neurasthénie la plus profonde. Le malheureux se voyait sombrer. Le coup lui fut porté un jour, en scène à Rouen, où il jouait un de ses rôles préférés : subitement au cours de la représentation, il se mit à débiter

1. E. de Crauzat, *loc. cit.*

2. G. Lenôtre, *M. de Charette*, Hachette.

des phrases sans suite, prose et vers mélangés, qui firent dire au public que l'artiste était ivre : d'où, sifflets et murmures qui achevèrent de rendre fou l'artiste.

On le conduisit chez le Docteur Blanche, qui le soignait depuis quelque temps, mais cette fois, étant fou furieux, on l'interna.

Cependant, comme il se devait, on lui fit une représentation de retraite. Le vieil acteur tint absolument à paraître en public pour la dernière fois, et dans le *Barbier de Séville*. Jules Janin nous conte cette soirée ¹ :

« *Le public veut le voir. Plus on dit : il est malade, et plus le parterre répond : qu'il paraisse. Alors, il reparait. A l'instant où il paraît, où il va venir, on tremble, le frisson se répand dans la salle... O miracle, le voici, c'est lui, c'est bien lui, le Monroe d'autrefois. Il chante il fredonne sa petite chanson.. rien n'est changé.. Chacun tremblait pour lui; c'est lui-même qui les rassure tous.*

« *... Pourtant. il y avait dans ce rôle de Figaro, des mots qui nous faisaient frémir; ces trois, par exemple, qui terminent le troisième acte : il est fou, il est fou, il est fou. Et comme Monroe les a dit, chaque fois sa voix s'élevait d'une façon lamentable. C'est le seul moment où ce malheureux artiste ait oublié son rôle de Figaro; on eut dit dit, à entendre ce sanglot caché, qu'il allait enjin*

1. J. Janin, *Histoire de la littérature dramatique*, 1853-1858, t. II, Michel Lévy, Paris.

échapper à ce tour de force inexplicable, affreux ... ».

Cette soirée s'acheva sans incidents ; le Docteur Blanche était là, dans la coulisse, prêt à intervenir, épiant faits et gestes de l'artiste. Dès la représentation terminée, il le remmena à Montmartre. Ceci se passait le 7 janvier 1843 ; Monrose mourut à la maison de santé le 20 avril de la même année.

Et J. Janin d'ajouter : « *Cette représentation suprême du Mariage de Figaro par un homme dont la raison était absente devait compter comme le chef d'œuvre de la volonté du Docteur Blanche ; nous appelions cela son miracle et comme il était né à Rouen, nous lui chantions souvent cet hymne qui se chante encore à l'église de Saint-Ouen :*

Adsis supreme spiritus

In nocte sis lux mentium

Toi seul, tu peux calmer cet esprit agité,

De ce nuage épais, toi seul est la clarté »

J. Janin, décidément profond admirateur du Docteur Blanche, raconte comment le médecin guérit une jeune femme amoureuse du soleil : « *Elle s'éveillait au matin, souriant à son bien-aimé du sourire des anges ; à midi, rien ne manquait à cette fête de son cœur. Peu à peu, quand descendait le crépuscule, elle tombait dans l'anéantissement de la mort. Elle se remettait à parler et à sourire à l'heure où chantait la statue de*

Memnon. Le Docteur Blanche a guéri cette « héliotrope » et l'a mariée ... »

« Que de poètes, que d'écrivains et combien de philosophes dit-il encore, ont invoqué sa science et sa pitié. Combien de jeunes gens l'ont appelé dans leurs désastres, que de jeunesses perverties par la folie et le zèle du travail, en proie à l'ambition qui tue, ont dû à ce galant homme le rétablissement de leur intelligence. Il était de sa nature un observateur attentif, prévoyant, très calme et très ferme tout ensemble. Dans cette diversité infinie d'accidents que le cerveau de l'homme... et de la femme peut contenir, il s'attachait surtout à rechercher les accidents qui frappaient les intelligences d'élite, à guérir et à rassénérer les grandes âmes, plus facilement et plus cruellement malades que toutes les autres.

« Celui-là donc était le bienvenu chez le Docteur Blanche qui était la victime de l'étude ou des passions, la victime du génie ou du travail ; celui-là était le bienvenu qui succombait sous le fardeau des espérances trompées, de la gloire incomplète et de l'orgueil blessé à mort. A ces âmes en peine, il accordait tous ses soins, se croyant trop payé et trop récompensé s'il avait retrouvé une lueur sous cette cendre éteinte, une pensée en cette âme blessée à mort, un rêve logique dans cet esprit abandonné à tout le dévergondage de la fantaisie. Hé ! qu'il en a vu mourir et s'éteindre en gémissant de ces intelligences à part qui sont le tourment des corps qui les subissent ».

« Jeune encore, le Docteur Blanche a vu venir à lui, à demi-fous d'épouvante, les vieux poètes de l'Empire, épouvantés des premiers bruits de la naissante poésie ; il a vu l'Académie inquiète du Cénacle. Il a vu plus tard le Cénacle, à son tour possédé de cette ambition perverse qui ne veut rien tolérer de tout ce qui s'élève ou se tient debout à côté d'elle. Aussi des deux parties des armées littéraires, il a recueilli les blessés ; il a ramassé les morts sur le double champ de bataille de la poésie ; il a été le témoin affligé de tous les suicides, il a assisté à tous ces duels, il a vu des hommes amoureux de leur gloire et de leur renommée à ce point qu'ils s'appelaient des Dieux, et qu'ils se dressaient à eux-mêmes des autels.

« Il apparaissait, il calmait, il consolait, il relevait, il encourageait son malade. Il le ramenait dans les sentiers connus ; il le traitait comme un père traite son fils ; et, par tant de bons soins, par tant de bonnes paroles et tant d'exemples, dont il avait le secret, il faisait que l'ordre et l'espérance rentraient à la fois dans cette âme et dans cet esprit au désespoir... ».

Cette longue citation d'un contemporain situe à merveille la place considérable qu'occupait le docteur Blanche au milieu du Paris des Lettres et des Arts et du « monde ».

En effet combien nombreux sont ceux qui eurent recours à ses bons offices ; il est d'ailleurs impossible de savoir tous ceux qui allèrent chez lui. On ne connaît

de ses pensionnaires que quelques-uns parmi les plus illustres, parce que le public est curieux de la vie des célébrités, mais autrement le docteur Blanche était d'un mutisme farouche sur le sort de ses clients. Il était discret car il savait de quelle tare est frappé un individu, ou même une famille que ce mal a touché. Aussi était-il le premier à taire le nom de ceux qui avaient été ses pensionnaires ; et même une fois guéri, les rencontrait-il dans la rue, qu'il affectait de ne les point connaître. Son fils Emile poussait le scrupule encore plus loin. Une personne de ses relations le croise un jour dans la rue ; cette personne (c'était une dame), s'étonne que le docteur d'habitude si affable, tourne franchement la tête avec l'évidente intention de ne pas la saluer. Le lendemain, chez des amis, elle lui en fait la remarque ; et le docteur de lui répondre : « Dans la rue, je ne connais et ne salue personne. Quelqu'un m'aurait-il vu vous saluer qu'il aurait pu en déduire que vous étiez ma cliente... Le monde est ainsi fait ».

C'est évidemment le comble de la discrétion, et on comprend maintenant que les murs de la maison de santé aient gardé le secret de nombreuses histoires qui ne seront jamais révélées, puisque le docteur Blanche a détruit les archives de son établissement. Néanmoins le hasard nous fait connaître le nom de quelques uns des pensionnaires.

C'est un auteur de la période romantique, Lasailly (Apollon timbré, disait Sainte-Beuve), plus habile d'ailleurs aux intrigues féminines les plus brillantes qu'au maniement de la plume, qui sur la recommandation de Lamartine et d'Alfred de Vigny fut interné par le ministre de l'Intérieur.

C'est Antony Deschamps, neurasthénique par surmenage intellectuel, paraît-il, causé par la traduction en vers de *La Divine Comédie* qui devint pensionnaire à vie du Docteur Blanche, le suivant à Passy, lorsque la maison y fut transportée, et où il mourut, nonsans avoir dédié à son hôtesse les plus beaux parmi ses vers.

C'est enfin et surtout Gérard de Nerval.

A LA POURSUITE D'AURÉLIA

Gérard de Nerval, le « doux et charmant poète » eut recours aux bons soins des Docteurs Blanche durant les quinze dernières années de sa courte vie. Il connut tour à tour la maison de Montmartre et la maison de Passy, fut soigné avec autant de dévouement par le père que par le fils.

Il représente typiquement le genre de malades que le Docteur Blanche aimait traiter. C'était un artiste, un écrivain, personnage irréel et fantomatique, ne se connaissant que des amis. Son commerce était

délicieux, mais malheureusement trop rare, car des fugues fréquentes le tenaient éloigné de ceux qui auraient aimé le voir plus souvent dans leur intimité.

Gérard de Nerval fut amené pour la première fois chez le Docteur Blanche le 21 mars 1841, à la suite d'un accès de folie qui lui avait valu d'être interné, dès le 1^{er} mars, au N^o 6 de la rue de Picpus.

Il semble que c'est au milieu d'un beau songe que l'auteur de *Sylvie* soit arrivé à la Folie Cendrin ; ce grand et sympathique garçon ne vivait que dans le rêve.

Ayant à peine connu sa mère qui mourut en Silésie alors qu'elle accompagnait son mari, le Docteur Labrunie, chirurgien militaire des armées impériales ; n'ayant trouvé auprès de son père que froideur et indifférence, cette nature hypersensible, à laquelle il aurait fallu un foyer pour le comprendre et le reconforter, fut au contraire livrée à elle-même. Gérard ne connut durant toute sa jeunesse que l'accueil réservé du Docteur Labrunie, qui n'a jamais compris et aimé son fils, et la maison, enfouie dans la campagne du Valois, d'un vieil oncle un peu fou, chez lequel il passait des journées entières au grenier, plongé dans la lecture de vieux livres de magie et d'occultisme, qui y étaient amassés.

Il est bien évident que cet enfant qui vécut toujours seul, n'étant jamais mêlé que trop rarement aux jeux

des autres enfants, devait se former un univers intérieur, qu'un naturel déjà rêveur devait se charger d'orner étrangement.

De plus en plus, Gérard s'est fixé dans son rêve et a été « *l'un de ces êtres qui ouvrent les yeux à un songe en les ouvrant à la lumière, et pour lesquels la mort n'est que le passage du rêve éphémère et borné au rêve éternel et infini qu'il leur a été donné d'entrevoir* »¹.

Cette nature aimante, n'ayant pas rencontré sur terre l'amour qu'il recherchait, le créa dans son idéal. Gérard sera l'éternel amoureux, mais de qui ? Il répond lui-même en 1836 à l'un de ses amis : « c'est une image que je poursuis, rien de plus ».

« Vue de près, ajoute-t-il, la femme révoltait notre ingénuité ; il fallait qu'elle apparaisse reine ou déesse, et surtout n'en pas approcher ».

Cependant, après l'Adrienne de sa jeunesse, cette jeune fille du château voisin avec laquelle il s'était rencontré au milieu d'une ronde d'enfants, sous la clarté de la lune qui éclairait les pelouses du Valois, Gérard s'éprit d'une femme qui d'une déesse n'avait que la beauté : c'est l'actrice Jenny Colon. D'ailleurs bientôt ces deux femmes s'identifièrent dans son esprit, et ne s'écrie-t-il pas dans *Sylvie* : « Aimer une religieuse (Adrienne) sous la forme d'une actrice ! Il

1. Arvède Barine, *Essais de psychologie pathologique* (*Revue des Deux Mondes*), 15 octobre 1897.

y a de quoi devenir fou ! C'est un entraînement fatal où l'inconnu vous attire, comme le feu-follet fuyant sur les joncs d'une eau morte ».

Il n'en est pas moins vrai qu'il éprouve un violent amour pour cette Jenny Colon, qui d'un petit théâtre des boulevards était par son talent et sa beauté, devenue une des plus brillantes artistes de l'Opéra-Comique.

D'ailleurs, bientôt, Jenny ne fut que le prétexte à la poursuite d'un personnage nébuleux : *Aurélia*, qui sera à la fois : *Sylvie*, la fraîche campagnarde, *Adrienne*, la belle châtelaine entrée en religion, et *Jenny*, la magnifique artiste. Les traits de ces visages vont se fondre et s'estomper pour devenir Aurélia, déesse ou reine de Saba.

C'est cette image que Gérard va aimer maintenant, elle sera toujours devant ses yeux, et sera encore là près de la grille de la sinistre rue de la Vieille-Lanterne.

C'est cette poursuite d'une chimère jamais atteinte, cette obsession, pour dire vrai, qui devait amener Nerval chez le Docteur Blanche.

Un jour, aux Tuileries, il se penche au bord du bassin ; ce sont les poissons rouges qui sortent la tête de l'eau et qui l'appellent : « Viens avec nous, la Reine de Saba t'attend ».

Une autre fois, chez des amis à Montmartre, il se trouve sur le toit d'une villa à l'Italienne. Il a une

apparition ; une voix l'appelle doucement ; il s'élance et ... tombe du toit. On aurait dû le trouver mort, il est simplement évanoui.

Puis un soir, au hasard d'un vagabondage nocturne, ses yeux se portent sur une maison dont le numéro est éclairé par un réverbère. Il en déduit immédiatement un présage de mort pour lui ou pour la chère Jenny. Le lendemain, il dit adieu à ses amis et, à la nuit tombante, il s'en va à travers les rues, les yeux fixés sur une étoile ; « Où vas-tu ? lui demande-t-on ? », — « En Orient ». Et il poursuit sa marche nocturne en se dépouillant de ses vêtements. Une ronde de nuit le rencontre à un carrefour, dévêtu et les bras en croix. On s'empare de lui sans qu'il oppose de difficulté, et on l'emmène là où réclame son état. « Le songe s'est épanché dans la vie réelle », il faudra dès lors le surveiller.

Il entre donc à la fin du mois de mars à la Folie-Cendrin, et le Docteur Esprit Blanche constate des accès de dépression mélancolique, alternant avec des crises d'excitation intellectuelle. H. Clouard dit dans son livre¹, qu'on dut à plusieurs reprises lui mettre la camisole de force.

Un magnifique printemps fit cortège à son retour à la vie. Il passa après cette infernale tempête de longs

1. H. Clouard, *La destinée tragique de Gérard de Nerval*, Grasset édit., 1929.

jours de calme sous les feuillages du jardin, en compagnie des amis que le Docteur Blanche aimait réunir.

« La maison où je me trouvais, écrivait-il plus tard, située sur une hauteur, avait un vaste jardin planté d'arbres précieux. L'air pur de la colline où elle était située, les premières haleines du printemps, les douceurs d'une société toute sympathique m'apportaient de longs jours de calme. Les premières feuilles des sycomores me ravissaient par la vivacité de leurs couleurs, semblables aux panaches des coqs de Pharaon. La vue qui s'étendait au-dessus de la plaine présentait du matin au soir des horizons charmants, dont les teintes graduées plaisaient à mon imagination. Je peuplais les coteaux et les nuages de figures divines dont il me semblait voir distinctement les formes ».

Durant cette convalescence, il se fait expliquer par le docteur cet « état cataleptique » dont il l'a délivré, et passe son temps en d'innocents travaux où se concrétise sa pensée, à jamais cristallisée sur ce rêve vague.

Sa principale occupation était de pétrir avec de la terre la figure de celle qu'il aimait.

« Tous les matins, gémissait-il, mon travail est à refaire, car les fous, jaloux de mon bonheur, se plaisent à en détruire l'ouvrage ».

Avec du charbon et des morceaux de brique, il couvrait les murs de dessins, représentant les visions

qu'il avait découvert dans les nuages. Il aquarellait des feuilles de papier avec des sucres de fleurs : la Reine de Saba, Jenny Colon, Aurélia étaient ainsi dessinées « sous ses pieds tournait une roue, et les dieux lui faisaient cortège. Tout gravitait autour d'une femme géante, nimbée de sept étoiles, appuyant ses pieds sur le globe où rampe le dragon, et symbolisant à la fois Diane, Sainte-Rosalie et Jenny Colon ».

On autorisa bientôt Gérard à recevoir des visites, la lettre qui suit témoigne l'affection dont ses fidèles amis l'entouraient :

« J'ai appris par Théophile, lui écrit Francisque Wey¹, que ta santé est bien meilleure, et j'en suis aussi joyeux, mon bon Gérard, que j'avais été affligé de ta maladie...

« Puisque tu as le bonheur de jouir, pour quelques jours encore d'un repos élyséen, je me chargerai si tu le veux, moi qui patauge dans la boue des affaires courantes, de tes commissions dont je te rendrai compte avec exactitude. Tu n'as qu'à parler...

« Je désire, mon cher, que tu me donnes de tes nouvelles directement. Tu dois avoir du temps à perdre et des revanches de bavardage à prendre ; fais-moi le plaisir de me gribouiller un peu de papier et de me dire tout ce qui te passera par la tête. J'irai te voir quand tu voudras, car je sais que le convalescent est friand de

1. Nouvelle Revue internationale, 15 juin 1894.

visites. A part cela, je te plains assez peu. D'abord, tu n'as rien à faire, puis tu es chauffé, nourri et paisible comme un gentilhomme campagnard. Tu vis au milieu d'un tas d'arbres comme une fauvette. Tu dis que tu manges comme un corbeau, — et voici que le printemps survenant à point nommé, tandis que tu es « dans tes terres » va t'environner de verdure et de parfums : tu nous y recevras, et nous irons jaser sous l'orme et les lilas... ».

Le 21 novembre 1841, on l'autorise enfin à reprendre sa liberté. Dès sa sortie de la maison de santé, il écrit sur un ton délicieusement badin, mais sous lequel on sent néanmoins percer une profonde angoisse, cette lettre à Mme Alexandre Dumas :

« Ma chère Madame, j'ai rencontré hier Dumas qui vous écrit aujourd'hui. Il vous dira que j'ai recouvré ce qu'on est convenu d'appeler Raison, mais n'en croyez rien. Je suis toujours et j'ai toujours été le même, je m'étonne seulement que l'on m'ait trouvé « changé » pendant quelques jours du printemps dernier ». « L'illusion, le paradoxe, la présomption sont toutes choses ennemies du bon sens dont je n'ai jamais manqué. Au fond, j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus vrai que ce qui me semble explicable et naturel aujourd'hui, mais comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a

laissé sortir et vaquer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'avoir été malade, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et à ma véracité. — Avoue ! Avoue ! me criait-on, comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques, et pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une « affection » définie par les docteurs et appelée indifféremment Théomanie ou Démomanie dans le dictionnaire médical ; à l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou réduire au silence tous prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse dont je me flattais d'être l'un. Mais je me risque à mon sort, et si je manque à ma prédestination, j'accuserai le Docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit divin ».

« J'ai laissé ma folie chez Blanche » s'était-il écrié en partant. Le malheureux ne se doutait pas que douze ans plus tard il allait y retourner, et que cette fois il n'y aurait pas de remède au mal.

DEUXIÈME PARTIE

PASSY 1846-1893

L'HOTEL DE LAMBALLE

La renommée croissante de la maison de santé et du docteur amenaient tellement de malades, que la Folie-Cendrin fut bientôt trop petite pour les y recevoir tous.

Le Docteur Blanche découvrit en 1846 une demeure plus vaste, entourée d'un grand parc où ses malades et lui seraient plus à l'aise. C'était l'Hôtel de la Princesse de Lamballe, situé à Passy, au bord de la Seine.

Cette propriété, qui pendant plus d'un demi-siècle abrita des fous, appartient à l'Histoire.

En remontant jusqu'aux origines, on retrouve au xv^e siècle à cet emplacement le couvent des Bons-hommes qui dépendait des religieux de Sainte-Genève-au-Mont, seigneurs de Passy, parmi tant d'autres villages de la région parisienne.

Au ^{xviii}^e siècle, le domaine s'agrandit entre les mains de François de Turmenyes et de Claude Chahu.

François Berthelot, secrétaire du roi, commissaire général des poudres et salpêtres s'en rendit acquéreur en 1671, et le loua aux environs de 1700 à Antonin-Nompar de Caumont, duc de Lauzun, qui cinq ans plus tard, l'acheta. Il ne tarda pas d'ailleurs à l'abandonner à sa femme, leur grande différence d'âge ne s'accommodant guère d'une vie commune de tous les instants. (En effet, Lauzun avait 63 ans et sa jeune femme 15, lors de leur mariage).

Après la duchesse de Lauzun, la propriété appartint à la marquise de Saissac, puis au duc de Chevreuse.

En 1775, elle fut vendue pour 110.000 livres, « y compris le mobilier compté pour 30.000 livres à Marie-Louise-Thérèse de Savoie-Carignan, veuve depuis 1768, après quelques mois de mariage, de Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon, prince de Lamballe, mort à 20 ans des suites de ses débauches »¹.

C'est dans cette maison, où elle résidait surtout l'été, qu'elle apprit à 5 heures du matin, le 21 juin 1791, la fuite de la famille royale ; une heure après, elle partait la rejoindre. Quinze mois plus tard, elle était massacrée et les scellés furent apposés sur la propriété, considérée comme bien d'émigré.

1. Robert Avezou et Maurice Dumoulin, *La maison de Mme de Lamballe à Passy*, in *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, année 1926, Bul. CX.

En 1797, Charles de Savoie-Carignan, héritier légitime, obtint la main-levée du sequestre et vendit à un banquier, Charles-Joseph Baguenault.

La maison resta dans cette famille, et fut louée en 1864 au Docteur Esprit Blanche pour la somme de 7.000 francs par an.

Enfin en 1880, le Docteur Meuriot, ami et successeur du Docteur Blanche, s'en rendit acquéreur.

Lorsque le Docteur Blanche s'y installa en 1846, l'Hôtel de Lamballe formait une magnifique propriété d'une superficie de quatre hectares et demi. Située sur les pentes de la colline de Passy, son parc s'étagait en terrasses jusqu'à la Seine.

Le principal corps de logis, construit en moellons, était bâti dans la partie haute du domaine ; il était centré par un bel escalier à double révolution, sous lequel était ménagée une petite grotte. Les initiales des illustres prédécesseurs¹, sculptées au milieu d'un superbe médaillon placé au-dessus de l'entrée, sur le perron, rappelaient l'histoire de cette demeure.

La principale entrée se trouvait rue Berton, anciennement rue de Seine ; mais suivons donc G. Cain dans une de ses promenades à travers Passy qui l'amena à Passy :

« *Rue Berton, quai de Passy : entre deux parcs, une ruelle montante, aux murs gris piqués de joubarbe et de*

1. A.-C., Antoine Caumont, marquis de Lauzun.

coquelicots ; à mi-côte s'ouvre une grille de fer forgé, et nous nous engageons sous d'admirables arbres verts formant dôme, une « allée ombreuse » comme les dessinaient Fragonard et Hubert Robert ; nous descendons devant un élégant hôtel Louis XV, et, le parloir franchi, nous voici sur un balcon dominant l'un des plus inattendus paysages parisiens : un immense jardin que ses pelouses étagées prolongent jusqu'à la Seine, des arbres centenaires, un pigeonnier, une orangerie, des charmillles, un reste de labyrinthe, des bancs de pierre duvetés de mousse... »¹.

La rue Berton, cette « ruelle montante », existe toujours, mais c'est maintenant une voie relativement large ; à droite sur l'emplacement du parc de la famille Delessert de hautes maisons modernes se construisent chaque jour ; à gauche, des voies et lotissements ont envahi les jardins en gradins de l'Hôtel de Lamballe. Lorsque le visiteur a dépassé l'entrée du n° 19, celle de la maison de santé, et qui est conservée intacte avec sa grande grille en fer forgé du plus pur Louis XV, disposée en demi-cercle, il voit la rue Berton s'infléchir vers la gauche, s'étranglant pour devenir une ruelle étroite.

« Elle longe et domine la propriété de Mme de Lamballe, et c'est une stupeur de rencontrer à Paris cette

1. Georges Cain, *Un ancien logis de Mme de Lamballe, in Nouvelles promenades dans Paris*, Flammarion, 1908.

venelle campagnarde... Zigzagante et étroite, elle est bordée de murs salpêtrés, mouchetés d'inscriptions, de serments, de rendez-vous, de menaces ; une vieille bicoque en ruine, un atelier de peintre ; quelques masures à jardiniers, une porte ancienne aux tons bleu délavé, une admirable broussaille de fers fichée en un angle du mur où poussent les giroflées sauvages en font une des sentes les plus pittoresques de Paris ». Cette partie de la rue Berton n'a pas changé depuis 100 ans.

Un escalier reliait la rue Berton à la rue Raynouard ; c'était le rendez-vous des mendiants du quartier, attendant aux portes des cuisines de la maison de santé leur soupe quotidienne que le Docteur Blanche ne manquait jamais de leur faire distribuer.

A l'ouest, c'était la rue Guillou, qui limitait la propriété. Il n'en reste plus trace actuellement. L'avenue de Lamballe nouvellement percée vient couper obliquement ce qui formait le parc. Dernier vestige : un arbre séculaire est visible sur le trottoir de cette voie.

La transformation de cette propriété de plaisance en maison de santé s'opéra graduellement. Plusieurs bâtiments dissiminés tout autour du « château » facilitèrent grandement les choses. « Le quartier des hommes » et celui des agités auquel on accédait par une avenue de marronniers étaient adossés à l'enceinte du côté de la rue Guillou. Il s'en échappait souvent des cris que les passants de la rue Raynouard entendaient.

Des cellules matelassées munies d'épais grillages furent aménagées. Le « quartier des femmes » fut établi dans l'ancien bâtiment des écuries et remises, au fond de la basse-cour.

Le principal corps de bâtiment, ou « château », était réservé au logement du Docteur et de sa famille, et aux malades inoffensifs. Y habitaient également des déprimés, et certains malades « volontaires » que nous verrons plus loin.

LE DOCTEUR EMILE BLANCHE

C'est pendant bien peu de temps que le Docteur Esprit Blanche dirigea la maison de santé de Passy. Atteint depuis longtemps d'une maladie de cœur, il dut peu à peu abandonner ses malades. Emile Blanche suppléa graduellement son père. Esprit Blanche mourut subitement au cours d'une crise cardiaque le 5 novembre 1852.

Alfred de Vigny ne veut pas y croire, et il écrit dans une lettre à un ami :

« Un Docteur Blanche vient de mourir aussi : j'espère que ce n'est pas celui d'Antoni (Deschamps), mais je voudrais le savoir de vous. Cela m'inquiète pour cet homme de mérite, si courageux et si bienfaisant ... »¹.

1. Cité dans *Chronique médicale*.

Antoni Deschamps prononça d'ailleurs un discours ému sur la tombe de son bienfaiteur.

Antoine-Emile Blanche naquit à la maison de santé de la rue de Norvins, à Montmartre, le 18 octobre 1820. Il fut orienté de bonne heure vers l'étude de la médecine. Interne des hôpitaux en 1845, il soutint sa thèse le 25 août 1848. Elle avait pour titre : *Du cathétérisme chez les aliénés*. Il y étudiait l'utilisation de la sonde œsophagienne pour l'alimentation forcée des aliénés dans les cas d'anorexie mentale.

C'est en 1852, à la mort de son père, qu'il prit en titre la direction de la maison de santé, qu'effectivement il dirigeait depuis plusieurs années.

Il s'attacha à suivre scrupuleusement la ligne de conduite que son père lui avait tracée.

Il profita certes de la renommée de son père, mais, avec son cœur et son intelligence, il l'étendit bien davantage encore.

Il dirigea effectivement la maison de Passy de 1852 à 1872. Durant ces 20 années, il s'attacha à ses malades comme son père l'avait fait à Montmartre.

A l'âge de 52 ans, il cède la maison de santé à son collègue et ami le Docteur Meuriot. Il va habiter une magnifique maison à Auteuil, rue des Fontis, rue qui porte maintenant son nom ; et il semble que c'est à partir de ce moment que sa célébrité s'accroît davantage encore.

Bien qu'il soit délié de tout soucis d'administration de l'Hôtel de Lamballe, il va chaque jour revoir ses chers malades.

Il se consacre à des travaux personnels (que, hélas, une trop grande modestie de la part de leur auteur n'a pas permis de parvenir jusqu'à nous), à de nombreuses expertises, et surtout à la charité. C'était un homme généreux, cherchant à secourir toutes les misères matérielles et morales qu'on pouvait lui indiquer.

En 1878, il publie un travail sur les homicides commis par les aliénés, et devient membre de l'Académie de médecine. Il est officier de la Légion d'Honneur, président de la Société Médico-Psychologique, président de l'association mutuelle des médecins aliénistes de France.

C'est un visage légendaire dans le Paris d'il y a 60 ans. Dans la collection du Docteur Meuriot, il est une intéressante photographie représentant le Docteur Blanche. Il est debout, bien campé, s'appuyant sur son parapluie, serré dans sa redingote à la coupe sévère le visage entièrement rasé, encadré de blancs favoris, émergeant d'un col à hautes pointes, autour duquel s'entoure de nombreuses fois une large cravate sombre. Suivant son habitude, son chapeau haut de forme, à larges bords, est rejeté en arrière. Il représente typiquement le grand bourgeois du Second Empire.

« *Quelle belle figure, évoque M. Daniel Halévy. Quelle autorité, quelle prestance. Avait-il jamais revêtu jamais autre chose qu'une redingote ? Vraiment, je ne le crois pas. Il me semble l'avoir toujours vu, chez lui, chez mes parents, sur la plage de Dieppe enveloppé des amples plis du plus majestueux des vêtements. Le Docteur Blanche avait assurément une vive intelligence. Il réunissait chez lui, tous les dimanches, les Chenavard, les Renouvier, l'élite grave du Second-Empire, mais il y avait en lui quelque chose de plus pur, de plus ardent que cette intelligence même, et qui, quand on était près de lui distrayait d'y penser. Ce quelque chose, c'était l'éblouissement d'un cœur prodigieux. Le Docteur Blanche entraînait dans un salon, dans un théâtre ; cette haute figure, chacun la saluait, c'était la bonté même qui venait de paraître et d'entrer, la générosité faite homme* »¹.

Sa vie fut un véritable apostolat de la bonté. Dans un roman de son fils, Jacques-Emile Blanche, on le retrouve dépeint sous les traits d'un grand avocat parisien :

« *Madame Aymeris dénonçait-elle une clique de simulateurs et de douteux indigents, trop habiles à abuser du naïf philanthrope qu'était son époux ? Alors, M. Aymeris se troublait. Il aurait oublié sa progéniture au profit* « *de la pauvre humanité* », *réduisant ses honoraires,*

1. Allocution de M. Daniel Halévy, *loc. cit.*

parfois même les refusant « par horreur de l'argent qu'on gagne disait-il ».

Et plus loin : « *M. Aymeris fait le saint Martin, il coupe son manteau en deux* »¹.

Jusqu'aux dernières années de sa vie, il alla porter secours aussi bien aux riches qu'aux humbles ; on en trouve un exemple dans le *Journal des Goncourt* :

« ... le vieux Docteur Blanche parlait curieusement du culte de la vierge chez l'ouvrière. Il disait être monté rue du Bac, chez une ouvrière contrefaite, ayant une maladie de cœur très avancée, et autour du lit où elle était couchée, une vieille folle, qui était sa mère, dansait. La misérable créature avait sur sa commode une vierge près de laquelle une veilleuse brûlait. Voyant un moment les yeux du Docteur se tourner vers le petit plâtre, d'un geste allant de sa mère à sa triste personne, elle disait. « C'est la seule qui peut me faire supporter la vie, la vie telle que je l'ai »².

Sa généreuse bonté transparaisait jusque dans ses travaux scientifiques ; très souvent commis par les tribunaux dans des expertises médico-légales et médico-psychiatriques, il limitait toujours au minimum la responsabilité du criminel. Il eut à ce propos avec Legrand du Saule et Lasègue d'assez graves différents. Ce dernier se plaisait à dire : « Je viens de

1. Jacques-Emile Blanche, *Aymeris*, roman, Plon, 1930.

2. *Journal des Goncourt*, 15 août 1891.

voir Blanche, et il m'a conté du haut de son faux-col...»

S'opposant à un grand nombre de ses collègues, il voyait toujours dans le criminel un anormal, donc un fou à un degré plus ou moins élevé ; par cela même, il en venait à l'irresponsabilité, et proscrivait tout châtimement. « Tout au plus, disait-il, ce sont des enfants à mettre dans des maisons de correction ». Pour lui la peine de mort était une idée monstrueuse.

Commis comme expert dans l'affaire Troppman, le Docteur Blanche soutint en vain la thèse de l'irresponsabilité. Il eut pendant longtemps sur son bureau un moulage du pouce de l'assassin. « Rien qu'en examinant ce moulage, disait-il à son fils, on est persuadé que cet homme était un débile mental et un dégénéré ».

Il avait écrit un très important ouvrage sur l'hérédité chez les anormaux, il y étudiait notamment les mariages entre familles d'aliénés et l'attirance des fous pour les fous. Dans sa longue expérience, il n'a jamais trouvé d'exemple pour aller à l'encontre de sa théorie. Même lorsque l'un des conjoints paraissait sain, il retrouvait toujours dans ses antécédents, soit personnels, soit héréditaires des stigmates.

L'hystérie, que Charcot (détesté du Docteur Blanche) venait de mettre à la mode, l'intéressa vivement. Il fit dévier le problème sur l'émotivité sexuelle chez de tels malades, et aurait entrevu, bien avant Freud, tout l'intérêt que l'on peut tirer de l'étude des rêves et de la sexualité.

Malheureusement, de tout cela, il ne nous reste rien.

« *Une philanthropie excessive, et selon moi déplacée, dit M. Jacques-Emile Blanche, fut la seule cause de son effacement, en tant que savant, au milieu des Charcot, des Lasèque, des Mottet et autres confrères à lui* »¹.

LA FIN DE GÉRARD DE NERVAL.

Nous sommes en 1853 ; depuis un an Esprit Blanche est mort ; son fils Emile a pris la direction, en même temps que toutes les vénérables traditions de la maison.

Un soir d'été, le 27 août exactement, une voiture s'arrête rue Berton, à la porte de l'Hôtel de Lamballe ; des gardiens en descendent un malheureux fou qui fait de grands gestes : c'est Gérard de Nerval.

Qu'était-il donc devenu depuis la sérieuse alerte de 1841 ?

Il avait quitté la maison du Docteur Blanche, douze ans auparavant, se considérant comme guéri ; mais sous une allure gaie et insouciant, Gérard se sentait avec angoisse glisser peu à peu vers un abîme vertigineux. Il veut se ressaisir ; il se remet courageusement à écrire, à travailler ; et devant ses semblables, sourit, plaisante et se montre le charmant fantaisiste que l'on veut toujours voir en lui.

Un chagrin : Jenny Colon est morte, emportée par la

1. Jacques-Emile Blanche, *Passy*.

maladie, en pleine jeunesse, en pleine beauté ; Gérard se rend au cimetière, sur la tombe fraîche. Il n'y retournera pas ; bien plus que cette dalle funéraire, l'image toujours présente devant lui n'est-elle pas plus évocatrice ?

Il part en voyage en compagnie d'un ami ; il sillonne l'Égypte, l'Asie-Mineure, Constantinople d'où il nous rapportera son « Voyage en Orient ».

Il est de retour à Paris en 1844 et, pendant des années, il vivra errant, entre deux fugues à Londres ou à Amsterdam, traînant ses insomnies dans le Paris nocturne qu'il connaîtra et de qui il sera connu parfaitement. Sortant de sa poche du papier et un crayon, il saura écrire sur le coin d'une table de cabaret entre deux verres d'alcool dont il fait une grande consommation, ses articles de critique dramatique, et la délicieuse *Sylvie*, « malheureuse nouvelle » nous dit-il.

Dès 1851, il donne à nouveau des inquiétudes à ses amis. C'est Paul Meurice qui, une nuit, est réveillé par des bruits suspects dans son jardin : il trouve un Gérard souriant, qui, armé d'une bougie, recherchait les escargots dans le jardin, et allait les déposer délicatement sur les rosiers « pour qu'ils puissent se nourrir convenablement ».

Une autre fois, raconte H. Clouard, on le rencontre au Palais-Royal, promenant un homard en laisse au bout d'un ruban

« — *En quoi, disait-il, en quoi donc un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un jeune lion, ou toute autre bête dont on se fait suivre ?*

« *Il ajoutait avec une conviction presque agressive :*

— « *J'ai le goût des homards, qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer, n'aboient pas comme les chiens, si antipathiques à Goethe, lequel pourtant n'était pas fou ...* ».

« *... Lequel pourtant n'était pas fou..., on voudrait savoir quel regard accompagnait ces paroles de malheur et de fierté* ».

Après un court séjour en mai 1853 à la Maison Dubois, où il est soigné pour cyclothimie, il écrit *Sylvie*, en pleine période de dépression, et avec une difficulté que l'on ne perçoit nullement à la lecture de l'œuvre.

Dans le courant de l'été, il commet des excentricités dans la rue, si bien qu'on le conduit à la Charité où on lui passe la camisole de force. Il parvient à se dégager, boit un flacon d'éther se trouvant à la portée de sa main, et, s'identifiant à Dieu, va de lit en lit pour guérir les malades par l'imposition des mains. Le soir même, on le transportait chez le Docteur Blanche.

Il resta pensionnaire de la maison exactement 9 mois, du 27 août 1853 au 27 mai 1854...

Durant cette période, il ne tarda pas à s'améliorer

et à conquérir les bonnes grâces de la famille Blanche. Cependant, un jour, il s'embusqua derrière un arbre du parc, en ayant l'intention d'abattre le Docteur avec une pierre ; mais cet épisode très véridique est mal situé chronologiquement.

Il devient bientôt l'enfant de la maison, calme, aimable et doux. Il séduit tout le monde, fous et visiteurs, jusqu'au vieux poète Antony Deschamps, pensionnaire à vie pour une incurable neurasthénie qui disait de lui :

« Sages étaient ses discours, ses actes étaient fous ».

Rapidement, on lui tolère ses objets personnels, ses meubles, ses bibelots, et même sa bibliothèque, composée des ouvrages les plus hétéroclites, et dont on serait bien curieux de connaître le catalogue.

Puis, l'état s'améliore, les visites sont autorisées. Elles sont peu nombreuses, mais ce sont des amis fidèles qui viennent le voir. Stadler et Georges Bell font régulièrement le voyage de Passy.

Comme il est devenu très doux, très calme, le bon Docteur l'intéresse aux autres malades de la maison. Il se prend d'affection pour un malheureux jeune homme qui refusait toute nourriture : un anorexique mental ; les séances pénibles des repas à la sonde œsophagienne impressionnent vivement Gérard. Il se consacre à la guérison du pauvre fou, qui d'après

lui a été gelé lors du passage de la Bérésina. Il le serre, il le presse, lui souffle au visage, veut le réchauffer à toute force, et à la manière des « barbares » frotte son nez contre le sien. Le résultat dépassa toutes les prévisions ; celui qui était inerte et sans vie bondit sur Gérard, et l'aurait étranglé sans l'intervention d'un infirmier.

D'après M. Grimaud cette manifestation de « sympathie » causa une joie profonde à Gérard, auquel Aurélia apparut la nuit suivante, l'assurant du pardon de Dieu et de la rémission de ses péchés. Pour commémorer ce grand événement il gravera dans sa chambre : « Tu m'as visité cette nuit ».

Son état s'améliorant toujours, on lui autorise quelques sorties. Accompagné d'un infirmier, il se rend à dîner chez des amis. Une fois il est invité par Victor Hugo, qui averti par le Docteur Blanche que le vin est nuisible à Nerval, lui prépare avec la complicité d'Alphonse Karr, des bouteilles de vin, mélangées d'une proportion notable d'eau, et que l'on aura dûment cachetées et roulées dans la poussière. Le dîner fut gai, et Gérard un convive rempli d'esprit ; néanmoins, sur le seuil, il fit comprendre à son hôte qu'il n'avait pas été dupe de cette utile supercherie.

Gérard, dans le calme et la vie saine de cette maison, sentait la santé morale revenir peu à peu ; mais une autre angoisse le saisissait : comment s'acquitter

envers le Docteur de toutes ses bontés ? C'était un scrupule de conscience qui l'assaillait, et si le docteur en avait connu l'existence, il en aurait été fort fâché, lui qui souvent réduisait ou même refusait des honoraires « par l'horreur de l'argent qu'on gagne »¹.

Et c'est pour cela que Gérard se remet au travail ; mais avec quelle terreur ! Il se souvient de la peine qu'il a eu à écrire *Sylvie*. Mais il est ici en de meilleures conditions. Il passe cet hiver 1853-1854 à écrire *Aurélia*, dans le calme de sa petite chambre de la maison de santé, au milieu de ses objets familiers, des souvenirs de ses voyages orientaux, dans cette chambre où la divine Aurélia daigne parfois lui apparaître.

Il profite de l'autorisation qu'on lui donne de sortir de temps à autre pour visiter ses éditeurs, essayer de réaliser son projet d'*Œuvres complètes*. Ne faut-il pas rembourser Stadler de ses fréquents secours d'argent, et indemniser l'hôte qui le traite si magnifiquement.

Quels efforts n'a-t-il pas faits durant cette période pour fuir cet abîme mouvant qui est toujours là près de lui ; et chaque fois qu'il peut s'en éloigner, c'est un cri de triomphe, après une âpre lutte :

« *Et j'ai deux fois vainqueur, traversé l'Achéron*
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée ».

1. Jacques-Emile Blanche, *Aymeris*.

Deux fois en effet, il a franchi l'Achéron, en l'espèce la porte de la maison de santé du Docteur Blanche, et deux fois il a triomphé¹. Ce célèbre sonnet : *El Desdichado* fut écrit pendant cet hiver de terrible lutte intérieure. Il parvint en décembre 1853 au *Mousquetaire* d'Alexandre Dumas. Ses amis furent éblouis sans le comprendre tout à fait.

C'est dans un état de santé parfait que Gérard sortit de chez Blanche, le 27 mai 1854.

Ayant en poche quelques centaines de francs, que, toutes dettes payées, ses productions littéraires lui avaient rapportées, il est heureux, sourit à la splendeur du printemps parisien. La vie est belle après une saison en enfer.

Tout comme en 1843, après son premier internement, il décide un grand voyage. L'Orient l'attire à nouveau. Mais le bon et sage Docteur est là ; il raisonne son pensionnaire, son ami. Finalement on transige pour l'Allemagne.

Il part heureux, joyeux. Hélas ! Ce regain de santé physique et morale ne devait être que de courte durée.

Il traverse Strasbourg, puis l'intrépide voyageur qu'il est, s'en va vers Munich, Nuremberg, Leipzig. Durant tout ce périple, il communique par lettres avec le Docteur, qui de loin le surveille.

1. L. Daudet, in *Candide*, 18 mars 1937.

Le courrier d'Allemagne est lu attentivement par Blanche qui bientôt fronce les sourcils. Sans doute découvre-t-il entre les lignes d'alarmants indices. Juillet arrive ; le Docteur qui doit se marier le 20, écrit une lettre impérative à Gérard, l'invitant à ses noces : nul doute que ce ne soit un prétexte. Nerval se met en route ; il était à Francfort le 18. Il n'arrivera pas à temps pour la cérémonie, mais de Bar-le-Duc, il écrira au Docteur Blanche : « Croyez-moi chrétien de cœur, en ce jour surtout, où l'Eglise est en fête avec vous ».

Blanche avait raison, il était grand temps de rentrer. Sitôt à Paris, Gérard va mener grand bruit et faire scandale dans les salles de rédaction et chez les éditeurs, si bien que le 6 août on le ramène à la maison de santé dans un état d'excitation qui nécessite la camisole de force. Il mène grand tapage, dans cette maison qu'il avait quittée trois mois auparavant, considéré comme presque guéri. Et le Docteur Blanche est absent. Il est parti en voyage avec sa jeune femme. On attache Gérard, mais il trompe la surveillance qui l'entoure, il apparaît le soir même, hagard et très agité chez un ami, Alfred Busquet ; il lui montre ses poignets et ses chevilles couverts de meurtrissures. « C'est horrible, dit-il, si Blanche le savait ! On m'a torturé ... »

Puis s'étant penché à la fenêtre avec l'intention

manifeste de se suicider, il change tout à coup d'avis, descend les étages et disparaît dans la nuit... Deux semaines durant, on reste sans nouvelles ; dans quelle aventure s'est-il encore engagé ? Personne ne l'a jamais su.

Il revient de lui-même à l'Hôtel de Lamballe ; et cette fois, c'est le Docteur Blanche qui l'accueille. Gérard est doux et contrit ; il veut se faire pardonner son escapade.

Puis brusquement, il se déchaîne, il devient violent ; il menace le Docteur qui ne veut pas lui rendre sa liberté. A toute force, il veut sortir ; il veut employer son activité à son œuvre, qu'il désire complète, et qu'il sent jamais ne pouvoir finir. Blanche est pour lui son persécuteur et il écrit pour qu'on vienne le délivrer. Il écrit à la Société des Gens de Lettres, se plaignant d'être séquestré. Le monde des Lettres s'émeut, et le 9 octobre 1854, le Docteur Blanche reçoit une missive le priant « *de vouloir bien autoriser la sortie de M. Gérard de Nerval, ainsi que tout ce qui lui appartient, et ce, en conformité des règlements qui régissent la maison dont il est directeur et propriétaire* ».

Le médecin essaie de discuter, il montre le danger qu'il y aurait à laisser cet homme en liberté, du moins pour le moment. Et d'ailleurs, où irait-il ? Il n'a pas de foyer, pas d'argent.

Rien n'y fait, on tient bon ; une vieille tante, malade

et impotente, recevra Gérard, puisque le Docteur Labrunie ne veut à aucun prix entendre parler de son bohémien de fils.

Le 19 octobre, Gérard franchit la porte de l'Hôtel de Lamballe, son bon Docteur, son ange gardien depuis de longs mois ne le verra plus jamais. Ce fut une pénible journée pour le Docteur Blanche.

Il apprendra, quatre mois plus tard, qu'on a trouvé au matin un malheureux, pendu à une grille de la rue de la Vieille-Lanterne...

« Il aura vu la folie en face » dira-t-il simplement.

LES MALADES CHEZ LE DOCTEUR BLANCHE

Les personnes qui ont connu la maison de santé du Docteur Blanche, ont gardé de l'atmosphère qui y régnait un souvenir que le temps n'a pu effacer.

Les gens les plus divers s'y coudoyaient... Sans parler des enfermés dans un département spécial, d'inoffensifs maniaques et des « intellectuels fatigués » se promenaient librement dans le parc. Georges Cain en trace un portrait ému au retour de sa promenade à l'Hôtel de Lamballe :

« ... Cette jeune femme, qui d'un geste joli fait de gros bouquets de feuilles, est une convalescente qui dans quelques jours va quitter la maison ; quant à la vieille dame qui nous sourit béatement, tassée en un fauteuil

d'osier, elle ne vit plus que d'une existence purement végétative ; avec une figure ronde, que fend une bouche entr'ouverte, c'est moralement et physiquement :

« Un pauvre grelot vide où manque ce qui sonne ».

Une autre pensionnaire confectionne en un tour de main d'exquises poupées de papier de soie...

« ... Ces promeneuses sont des convalescentes ou des neurasthéniques, mais derrière la porte voisine, en la cour que nous traversons rapidement, la scène change : une douzaine de malades anonymes sont là, qui ne causent jamais entre eux ; la plupart semblent rêver, d'autres fument ou marchent à grands pas, automatiquement ; l'un compte et recompte les pavés, l'autre, avec de rauques abois, hurle des mots sans suite... Nous passons discrètement ; à un détour d'allée, nous croisons une extraordinaire et falote silhouette... C'est le « Père Goriot » tel que nous le dépeignit Balzac »¹.

Un témoin qui, il y a 60 ans, fréquenta la maison de santé nous a confié ses souvenirs. « Elle donnait plutôt l'impression, nous dit-il, d'une grande pension de famille, et le docteur vous accueillait avec la bienveillance d'un brave homme. L'aspect du repas en commun était celui d'une table d'hôte bien tenue, et certains jouissaient d'une liberté relative ; c'est ainsi qu'un amateur de propreté, muni d'un balai emmanché au

1. Cain, *loc. cit.*

bout d'une grande gaule, balayait consciencieusement les nuages. Une pauvre femme serrait sur son sein une bûche enveloppée de chiffons, image sans doute d'un enfant disparu. Le malade qu'allait voir la personne dont nous rapportons le témoignage, occupait l'un des pavillons à droite de l'entrée, avec plusieurs infirmiers ou valets de chambre, petite salle à manger, piano, etc... Il appartenait à une grande famille étrangère, au nom tout à fait historique, et sa seule folie consistait à dire — et rarement — qu'il était mort. Il s'était ouvert les veines à l'antique à la suite d'un désespoir d'amour, avait-on prétendu. Lui aussi était libre et reconduisait ses visiteurs jusqu'à l'entrée. « Nous bourrions nos poches de gâteaux à son intention, car alors, le traitement était a) douche, b) diète. Le Docteur s'en apercevait bien, et menaçait en riant de nous adjoindre à ses pensionnaires ».

Ce jeune homme profita de la Commune pour s'enfuir et se réfugier à l'étranger. Plusieurs pensionnaires purent s'échapper ainsi en 1871, ce quartier de Paris, était sous les obus. Le Docteur Blanche réunit ses pensionnaires dans les souterrains, qui de la maison de santé s'enfoncent sous la rue Raynouard dans la colline de Passy; à ce moment quelques aliénés en profitèrent pour s'évader.

D'illustres personnalités vinrent à Passy se faire soigner chez le Docteur Blanche; les noms les plus

glorieux du monde et des arts sont couchés sur des registres, que le temps seul pourra divulguer dans un très lointain avenir,

Les seuls que nous ayons été amenés à connaître sont ceux qu'une indiscretion contemporaine de leur internement a pu déceler, — ou bien ceux qui avaient une personnalité tellement importante, qu'il a été impossible de cacher leur retraite au public.

A côté d'Antoni Deschamps, pensionnaire depuis de longues années, puisqu'il était déjà avec Esprit Blanche, à Montmartre, on trouve A. Coedès, joyeux compositeur de musique et qui termina là sa vie dans de terribles crises.

On note également la présence d'un chirurgien célèbre à cette époque : Jobert de Lamballe, qui avait été chirurgien de l'Empereur après avoir été celui du roi Louis-Philippe. C'était l'un des plus brillants opérateurs de son temps se risquant aux interventions sanglantes les plus hardies. Mais sa rudesse et son caractère hargneux faisaient que le rôle d'aide était considéré par ses assistants comme une corvée particulièrement humiliante. Il n'occupa pas longtemps la chaire de clinique chirurgicale, car il sombra brusquement dans l'aliénation mentale. Nous en avons retrouvé les circonstances dans le livre de Paul La-

1. Paul Labarthe, *Nos médecins contemporains*, Paris, 1868.

barthe¹ : Jobert de Lamballe se présente un jour à la caisse de M. de Rothschild pour toucher un mandat. Le caissier avance un peu la tête à travers le guichet pour reconnaître ce client habituel.

— L'enfant,... voilà l'enfant ... s'écrie Jobert, en se précipitant sur cette tête, qu'il saisit de ses mains nerveuses et qu'il tire à lui avec les plus violents efforts. On dégagea le caissier, et on ne tarda pas à comprendre que ce qui aurait pu passer pour une excentricité professionnelle, « était l'effet du désordre, jusqu'alors latent, qui commençait à obscurcir cette brillante intelligence ». On transporta ce malheureux chez le Docteur Blanche, dans la maison de santé duquel il mourut.

Pendant 20 ans, un prélat de l'Eglise Anglicane, titulaire d'un important évêché en Grande-Bretagne, fut pensionnaire de la maison. C'était un malade « libre », qui sortait souvent et allait fréquemment à l'ambassade d'Angleterre. C'était un maniaque, pour lequel tous les mets qu'on lui servait étaient empoisonnés, hormis ceux préparés à la maison de santé.

Le traitement que l'on appliquait chez le Docteur Blanche était un traitement tout psychologique ; il consistait pour une grande partie en de longues conversations avec les malades ; à chacun d'eux était adaptée une discipline spéciale, modelée étroitement sur l'affection à traiter. « A des heures variables de la

nuît et du jour, raconte M. Jacques-Emile Blanche, il (son père) accomplissait sa ronde accompagné de deux assistants, parfois de sa femme qui mettait un voile avant de pénétrer dans ce sinistre département. Quant aux « dames agitées », ma mère ne manquait pas de passer, après mon père, dans leurs chambres, matin et soir »¹.

Les malades libres ne l'étaient qu'apparemment, la plupart sortaient accompagnés d'un infirmier, comme Gérard de Nerval et Antoni Deschamps. Ceux qui sortaient seuls étaient suivis discrètement par un employé de la maison qui chaque jour faisait son rapport au Docteur Blanche. Ce dernier jugeait ainsi du comportement de ses malades livrés à eux-mêmes.

A côté de ces fous, qui peuplaient ce château de Passy et que le Docteur Blanche gouvernait avec tant de mansuétude et de bonté, il existait des pensionnaires d'un tout autre genre : des prisonniers politiques. Plusieurs victimes de la tyrannie impériale trouvèrent un généreux accueil chez lui.

Paradol, condamné à plusieurs semaines de prison pour impertinence journalistique, ne passa pas ces semaines ailleurs que chez le Docteur Blanche. Ses amis allaient le voir, et lorsqu'il les reconduisait « Anatole » criait du haut des marches le bon Docteur

1. Jacques-Emile Blanche, *Passy*.

« Anatole, je vous en prie, ne passez pas la grille ».

De même pendant de longues années, Bratiano, politicien révolutionnaire banni de Roumanie, trouva asile ainsi que toute sa famille à l'Hôtel de Lamballe. Ses enfants étaient les compagnons de jeu des enfants du Docteur Blanche.

LE DOCTEUR BLANCHE ET SES AMIS

Tout comme à Montmartre, chez Esprit Blanche, les plus distingués esprits de l'époque aimaient se retrouver chez Emile Blanche à Passy. Il était lié avec un grand nombre d'artistes et d'hommes de lettres, et « les romanciers qui affectionnent les récits de séquestration plus ou moins arbitraires ne manquaient jamais de le choisir comme le type achevé du médecin aliéniste »¹.

Berlioz, Litz, Gounod, Rossini, Delacroix, et combien d'autres aux noms illustres étaient les familiers de la maison. Chaque dimanche, le Docteur Blanche tenait table ouverte à tous ces beaux esprits.

Les graves discussions des Chenavard ou des Renouvier alternaient souvent avec la délicieuse voix de Gounod, chantant une de ses dernières romances, ou la virtuosité de Litz, interprétant ses nouvelles compositions pianistiques.

1. Docteur R. Semelaigne, *loc. cit.*

M. Jacques-Emile Blanche évoque une de ces soirées d'autant¹ :

« ... ils se retrouvaient jadis sur la colline du Trocadéro, presque la campagne alors ; les soirées de printemps y étaient exquises. Par un escalier tournant, on descendait de la plate-forme où s'ouvrait la porte-fenêtre du billard à une grotte dont les parois étaient revêtues d'entrelacs et de coquillages à l'italienne... »

« Deux étages de terrasses séparaient « le château » du parc réduit aux proportions d'un grand jardin. Les quais longeaient le mur d'enceinte, puis c'étaient les berges de la Seine, le fleuve et ses chalands. Pour les sédentaires bourgeois d'alors, un jardin dans la belle saison, n'était-ce pas un peu « les champs » ? S'il faisait chaud, le couvert était mis sur le perron ; des messieurs à redingote d'alpaga et à chapeaux de paille de riz, des dames en crinoline, une « blonde » sur la tête, par crainte du serein, causaient en prenant le café, les liqueurs ou le tilleul, jusqu'à l'heure de la dernière Versaillaise qui, les prenant à la barrière des Bons-Enfants, les ramenait chez eux ».

Parmi toutes ces illustres amitiés, le Docteur Blanche en eut quelques unes auxquelles il se dévoua tout particulièrement, et dont la mort seule put dénouer le lien.

1. Jacques-Emile Blanche, *Aymeris*.

La célèbre Comtesse de Castiglione, favorite de Napoléon III, devenue l'« Ermite de Passy », trouva chez Emile Blanche, un puissant réconfort, après qu'elle eut quitté cette sorte de « vie publique » qu'elle menait aux Tuileries, où ses étranges costumes avaient provoqué scandale à la Cour de Napoléon III.

Elle était entrée en relations au temps de sa splendeur avec le Docteur Blanche d'une curieuse façon.

En grande toilette, et couverte de ses magnifiques bijoux, elle sortait une nuit d'un bal des Tuileries, et n'était accompagnée de personne dans sa voiture pour rentrer à ce lointain Passy. « *On montait la côte du Trocadéro broussailleux* », raconte Frédéric Loliée¹, « *coupé de terrains vagues, où fréquentaient dans l'ombre les rôdeurs et les sans-gîte. Soudain, elle sentit que la voiture s'arrêtait. La lanterne s'éteignit brusquement. Des agresseurs d'une espèce inconnue détachèrent le cheval, mirent l'automédon en fuite, et ne lui firent pas à elle d'autre mal que de l'abandonner dans les ténèbres* ». Seule, dans la nuit et le froid, avec pour seuls vêtements ses dentelles les plus légères, elle erra pendant un long moment à la recherche de sa route. Elle reconnut bientôt la porte de la maison du Docteur Blanche qui naturellement lui donna asile pour le reste de la nuit ; elle garda de cet accueil le meilleur souvenir,

1. Frédéric Loliée, *Le roman d'une favorite, la Comtesse de Castiglione*, Paris, Emile-Paul, 1920.

puisqu'elle déclarait dans une de ses lettres : « *De là notre amitié intime, immense pour la maison Blanche, père, fils et successeurs* ».

Lorsque les pires ennuis s'abattirent sur elle, elle s'enferma seule dans une obscurité presque complète, en proie à une profonde mélancolie et aux attaques incessantes d'ennemis imaginaires. Elle se mit véritablement sous la protection du Docteur Blanche. Ses aliments ne pouvaient être préparés ailleurs qu'à la maison de santé, et chaque jour une petite voiture à âne venait lui apporter le panier, scellé par le Docteur. A la mort de son vieil ami, cette vieille femme, inconsolable de sa beauté et de son règne aboli, vint jeter des fleurs sur son cercueil¹.

Une grande amitié, également, fut celle d'Emile Blanche et de Gounod.

Lorsqu'en 1870, au moment de la guerre, Gounod, alors âgé de 53 ans, partit pour l'Angleterre, il ne pensait pas que là-bas il aurait à subir une épreuve particulièrement pénible pour ses années de vieillesse. Cette affaire Weldon fut le moment le plus pénible de sa carrière, et l'amitié de quelques-uns de ses amis, parmi lesquels le Docteur Blanche, lui furent du plus grand secours.

En arrivant à Londres, Gounod fit la connaissance

1. Jacques-Emile Blanche, *Propos de peintre* ; Dates, Paris, Emile-Paul, 1921.

du ménage Weldon. Rapidement une amitié, puis une intimité de tous les instants, lia le musicien avec ceux qui devinrent bientôt ses hôtes. En effet Gounod, sans méfiance, se laissa aller à vivre complètement à Tavistock-House, ancienne demeure de Dickens, qu'habitaient les Weldon.

Hélas, ces amabilités que Gounod mettait sur le compte d'un amour commun pour la musique (Georgina Weldon possédait un gentil talent de cantatrice amateur) n'étaient en réalité que de bas calculs.

Mme Weldon, surprenante femme d'affaire, se fit l'agent, l'impresario du maître, le forçant à une production intense (l'emprisonnant presque) et à d'épuisantes tournées de concert, dans un but évident de lucre.

Ses amis français, et tout particulièrement le Docteur Blanche, à l'occasion d'une petite maladie, firent rentrer Gounod en France.

Très déprimé, il se remit à la besogne, recevant de mémoire les compositions qui étaient restées entre les mains de Mme Weldon (parmi lesquelles la partition entièrement orchestrée de *Polyeucte*) et dont elle se servait comme d'une arme, pensant de cette façon avoir Gounod à sa merci...

Sa dépression s'accrut encore, par les actions en justice que l'Anglaise lui intenta, par l'accueil poli, mais indifférent que le public fit à *Polyeucte*, son œuvre préférée, et par les plus malveillants articles

de presse que l'on déchaîna contre lui. Dans un article du *Figaro*, signé Albert Wolff, on laisse croire à un dérangement cérébral chez le musicien : « C'est de la folie ; mais c'est de la folie d'un homme de génie »¹.

Les amis de la première heure, le Docteur et Oscar Comettant surent le consoler et remonter le moral de ce grand artiste « à la nature d'enfant ». Ils surent aussi le mettre définitivement à l'abri de Georgina Weldon : le soir de la première représentation de *Jeanne d'Arc*, drame de Jules Barbier, dont la musique de scène était de Gounod, Mme Weldon se trouvait dans la salle, étant venue en France pour reconquérir « son musicien ». Le Docteur Blanche l'apprit et força cette indésirable à quitter le théâtre. Gounod n'en sut jamais rien.

Peu à peu, le calme revint dans la vie du maître, et il passa une vieillesse honorée et relativement heureuse..

L'hiver à Paris, l'été à Saint-Cloud, il aimait venir converser avec son ami le vieux Docteur. Il mourut subitement à Saint-Cloud, au cours de l'automne 1893, le précédant de deux ans dans la tombe.

Une intimité que le Docteur Blanche conserva également jusqu'à sa mort fut celle de la Princesse Mathilde. Il apporta à cette âme bonne, mais encore

1. Cité in P.-L. Hillemacher, *Charles Gounod*, collection des musiciens célèbres, Paris, Laurens.

pleine d'une fougue napoléonienne, les conseils et les consolations d'un homme sage et mesuré.

Certes, Blanche n'occupa peut-être pas la place brillante des grandes lumières de la Cour de Saint-Gratien ¹. Les nouveaux venus regardaient les Renan, les Gautier, non pas ce vieux Monsieur à la sévère redingote, qui était beaucoup plus près du cœur de la Princesse que ne le croyait le reste de l'entourage. Discret comme toujours, le Docteur Blanche ne marquait pas sa place.

S'il était présent aux *dimanches*, il allait aussi bien souvent dans la semaine rue de Berry ou à Saint-Gratien reçu par sa vieille amie dans la serre ou dans l'atelier, remplis toujours des fleurs les plus belles ; là, mieux que la brillante conversation d'une assemblée de gens illustres, il allait porter à la Princesse, le baume consolateur dont le cœur de cette vieille dame avait besoin.

La Princesse Mathilde, en effet, fut la femme qui, au monde, eut à subir le plus de trahisons. Tour à tour, l'honneur de la race, l'amitié, l'amour, après lui avoir été prodigués de la plus brillante manière, lui furent enlevés, et c'est un poids d'amers souvenirs qui pesaient sur les magnifiques épaules de la vieille Altesse impériale.

1. Cf. Jacques de la Faye, *La princesse Mathilde*, Paris, Emile-Paul, 1929.

Nieuwerkerke est parti au loin, en Italie. Elle a vu s'écrouler l'Empire : sa fierté, et Napoléon III, son amour de jeune fille. Le petit Prince impérial, dont elle était si fière et qu'elle aimait tant, a été lâchement assassiné au loin.

Les amis de toujours, Gautier, Jules de Goncourt, Giraud sont morts. Beaucoup d'autres comme Sainte-Beuve l'ont trahie.

Elle s'est refaite, mais combien plus modeste, une petite cour d'amis sûrs. Jusqu'à la dernière année de sa vie, le Docteur Blanche fera le voyage de Saint-Gratien pour aller voir sa vieille amie. (Ils sont exactement du même âge). L'amitié de ces deux êtres par-dessus tout charitables n'est pas connue. Comme de tout ce qui touche le Docteur Blanche aucun écrit n'est resté.

Les soirs d'été, dans le chemin de fer qui ramène vers Paris les amis de la Princesse, le vieux Docteur Blanche parle¹. Il dit ce que sa longue expérience lui a permis d'observer dans sa passionnante profession.

On lui demande des nouvelles de son plus illustre pensionnaire, Maupassant. Il répond de façon évasive, car il sait déjà qu'il n'y a plus d'espoir de le sauver.

1. Voir, *Journal des Goncourt*, été 1892.

LA FIN DE GUY DE MAUPASSANT

Si le nom de maison de santé du Docteur Blanche reste encore connu d'un public relativement important, c'est sans aucun doute à Maupassant que l'on doit une grande partie de cette renommée.

Maupassant fut un auteur très lu parmi ses contemporains ; ses contes plus encore que ses romans ont leur place encore actuellement dans toutes les maisons.

A l'âge de 41 ans, cet homme célèbre a été enfermé dans une maison de fous et l'on apprend sa mort 18 mois après. Il y avait de quoi bâtir une légende et exciter la curiosité du public. Aussi s'est-on beaucoup occupé de la maladie et de la mort de Maupassant. Beaucoup trop semble-t-il ; et pour satisfaire cette curiosité, on a écrit de nombreux travaux, dont certains sont très inexacts.

En effet on a voulu faire de Maupassant et de son œuvre un cas pathologique : rien n'apparaît comme plus faux.

Maintenant que de longues années sont écoulées, il semble que l'on puisse faire l'accord sur deux points :

1^o Maupassant avait sans contestations possibles une hérédité chargée (mère très instable, frère dans un asile d'aliénés).

2^o Maupassant contracta la syphilis aux environs

de sa vingt-cinquième année. Il ne reçut aucun traitement efficace, et quinze ans plus tard, il fait, chose très normale, de la paralysie générale qui nécessitait son internement. Cela établi, il semble absolument faux de dire que son œuvre soit celle d'un fou.

Evidemment, chez lui, de nombreux écrits apparaissent comme empreints d'une inspiration morbide. Mais n'avons-nous pas affaire à un nerveux ? Et à un homme qui abusa de la drogue sans compter les autres excès ? On a fait beaucoup de bruit autour du *Horla* cette nouvelle fantastique qu'il fit paraître en 1887. Pour certains auteurs ce serait là le début de sa folie. En réalité, il n'en est rien. L'idée n'en n'est pas née dans son cerveau de malade comme on l'a prétendu. C'est Léon Hennique qui lui raconta un jour cette histoire ; elle plut tellement à Maupassant qu'il en fit l'objet de cette nouvelle hallucinante¹.

Ce qui vient confirmer d'autre part notre théorie, c'est que l'on trouve chez Maupassant après la parution du *Horla* une phase d'équilibre et de lucidité qui transparaissent étonnamment dans son œuvre et encore davantage dans sa correspondance.

Mais il nous faut considérer maintenant Maupassant

1. Le *Journal des Goncourt* en date du 21 juillet 1893, dit que le sujet du *Horla* a été donné par Porto-Riche. C'est une erreur. Il faut tenir relativement peu compte de ce journal en ce qui concerne Maupassant surtout. Son auteur n'avait qu'une sympathie modérée pour celui qu'il appelait volontiers le « souteneur caraïbe ».

en tant que malade et pensionnaire de la maison de santé de Passy.

Depuis des années déjà, l'écrivain se plaignait de céphalée tenace et de troubles de la vue. Landolt, qui examina ses yeux, trouva de l'inégalité pupillaire, qui, de même que la céphalée, doivent être mises sur le compte du tréponème.

Contrairement à beaucoup d'auteurs, il nous semble que les actes délirants apparurent chez lui assez tardivement et brusquement. Certains sont même allés jusqu'à dire que son œuvre est une manifestation de son mal, et que s'il n'avait rien produit avant 1880, c'est que jusqu'à l'âge de 30 ans il était sain de corps et d'esprit...

La tentative de suicide qui justifia son internement eut lieu le 2 janvier 1892. Ce n'est qu'à partir de l'été 1891 qu'il se livre à quelques actes pouvant faire craindre une affection mentale. Il fait à cette époque une cure aux eaux glacées de Divonne-les-Bains, puis à Champel.

Il est en proie à une crise d'excitation intense. Il a quitté Divonne parce que le médecin n'a pas accepté de lui administrer la « douche de Charcot », douche froide et particulièrement dure que l'on n'administrerait qu'aux forts. A Champel, il retrouve son ami, le poète Auguste Dorchain, qui très déprimé fait une cure de repos dans cette station. Le Docteur Cazalis (alias le

poète Jean Lahor) qui a amené Maupassant prévient Dorchain ¹ : « Je l'ai conduit ici pour lui faire croire qu'il n'a, comme vous, qu'un peu de neurasthénie et pour que vous lui disiez que le traitement vous a déjà soulagé et fortifié beaucoup. Hélas, son mal n'est pas le vôtre et vous ne tarderez pas à le voir ».

Et en effet, dira Dorchain : « *Dès les premières paroles, j'avais deviné quel était ce mal — mental — dont avait parlé le Docteur Cazalis... Il était fou déjà : folie de l'exagération en toutes choses et délire des grandeurs. « Voyez, nous disait-il à ma femme et à moi, voyez ce parapluie ? Il ne s'en trouve qu'à un seul endroit et par moi découvert, et j'en ai déjà fait acheter trois cents pareils dans l'entourage de la Princesse Mathilde ».* Ou encore : « *Avec cette canne, je me suis défendu un jour contre trois souteneurs par devant, et trois chiens enragés par derrière ».* Et tout ce qu'il disait ressemblait à cela... ».

« *Il avait en racontant cela, une volubilité de langage et une fixité de regards également effrayantes* » ².

C'est à partir de cette époque que ses médecins s'inquiétèrent.

L'automne fut très calme et Maupassant avouait lui-même se porter « admirablement ».

Le mois de novembre le ramène dans le midi. Il s'installe au Châlet de l'Isère près de Cannes.

1. G. Normandy, *Guy de Maupassant*, Paris Vald, Rassmussen, 1925.

2. *Lettre et article de Dorchain*, cités par Louis Thomas et Lumbroso.

Dès les premiers jours de décembre, l'excitation recommence.

Une nuit, le fidèle François est réveillé par des coups de feu, il court à la chambre de son maître, et le trouve penché à sa fenêtre, tirant au hasard dans l'obscurité¹.

C'est quelques jours plus tard, la vision d'un fantôme près du cimetière sur la route de Grasse.

« Le 27, raconte François², il tousse un peu ; il me dit très sérieusement que sûrement une partie du filet de sole qu'il vient de manger est passée dans ses poumons et qu'il peut en mourir ».

Nous en arrivons enfin à ce 1^{er} janvier 1892. En ce premier jour de l'année, il va rendre visite à sa mère qui séjourne à Nice. Elle remarque chez son fils un certain degré d'exaltation. Il reprend le train pour rejoindre Cannes.

« Dès ce moment, François, qui l'avait accompagné eut la sensation très nette que le mal empirait. A peine arrivé chez lui, Maupassant se sentant faible voulut se coucher. Son domestique, malgré le désir qu'il avait de le veiller, ne put rester auprès de lui. Guy le renvoya. Qu'advint-il pendant la nuit ? Hélas, il n'est pas difficile de le deviner. Quelques mois auparavant, Maupassant avait

1. Henry Amic et l'auteur d'*Amitié amoureuse* : *En regardant passer la vie*.

2. *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, par François, son valet de chambre, Paris, Plon, 1911.

dit au Docteur Frémij : « Ne croyez-vous pas que je m'achemine vers la folie ? » Le Docteur m'avoua plus tard que dès cette époque il avait constaté le progrès de la paralysie générale ; pourtant il protesta. « Si cela était, mon cher » reprit Maupassant « il faudrait me le dire, entre la folie et la mort, il n'y a pas à hésiter ; d'avance mon choix est fait ». Je suis donc convaincu que durant la nuit du 1^{er} au 2 janvier, Guy eut une heure d'absolue lucidité ; il comprit que sa raison lui échappait ; dès lors, il voulut se tuer ».

Il tente d'abord d'user de son revolver, mais le vigilant François en avait retiré les balles. Il prend alors un coupe-papier et se fait une profonde entaille dans la gorge sans réussir à atteindre la carotide. Il pousse des hurlements, François se précipite vers son maître qui lui dit : « Voyez, François ce que j'ai fait. Je me suis coupé la gorge, c'est un cas absolu de folie... ».

Les auteurs de *En regardant passer la vie* ont vu très juste. Maupassant s'est vu sombrer, a vu la folie l'envahir et ses derniers moments de lucidité ont été pour sa tentative de suicide.

On peut dire qu'à partir de ce moment, Maupassant n'est plus. Ce n'est plus qu'un corps, qu'une « dépouille » inconsciente, qui végétera encore 18 mois.

François, affolé, fait appeler un docteur, les deux marins du yacht de Maupassant, le « Bel Ami » accourent, on maintient le blessé et le Docteur de Valcourt

suture la plaie¹. Le patient est absolument calme, indifférent à tout.

Des télégrammes sont échangés avec la famille, avec Paris et l'internement à la maison de santé du Docteur Blanche est décidée, qui envoie immédiatement un infirmier pour chercher le malade.

Si l'on en croit Lumbroso², à ce moment se place un épisode particulièrement navrant :

« Ses amis savaient que Maupassant adorait son yacht. Il lui avait donné le nom d'un de ses plus célèbres romans : « Bel-Ami ». Ils pensèrent que la vue de son cher yacht réveillerait peut-être sa mémoire éteinte, qu'elle donnerait un coup de fouet à sa pauvre intelligence naguère si limpide, disparue maintenant. Ligotté, les bras maintenus par la camisole de force, le malheureux fut conduit sur le rivage. « Bel-Ami » se balançait doucement sur la mer... Le ciel bleu, l'air limpide, la ligne élégante de son yacht chéri, tout cela parut le calmer. Son regard devint doux... Il contempla longuement son navire d'un œil mélancolique et tendre... Il remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche. On l'emmena... ».

Le 6 janvier, il est dans un wagon-lit attelé au train de Paris. Il est couché, calme, dans un état d'hébétude complète. Il a près de lui l'infirmier et le fidèle serviteur qu'écrase la fatigue et le chagrin.

1. Voir *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} et 15 mars 1911.

2. Lumbroso, *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, cité in Louis Thomas.

Il arrive à Paris le 7 au matin, dans un état de complète prostration. Le Docteur Cazalis et Ollendorff son éditeur sont à la gare.

On le transporte immédiatement à la maison de santé de Passy d'où il ne sortira plus.

Dès son arrivée, il est examiné par les Docteurs Blanche, Meuriot et Francklin-Groult. On refait le pansement de sa blessure ; il s'endort pendant l'opération.

On l'installe dans une chambre, il a un infirmier en permanence à ses côtés, et François est là aussi près de son maître.

Que dire des 18 derniers mois de sa vie ? L'observation journalière de la maladie n'est pas entre les mains du public. Mais que nous apprendrait-elle, si ce n'est l'évolution normale de la paralysie générale.

Phases d'excitation, accès démentiels, hallucinations, idées de grandeur se succédèrent jusqu'au dernier jour.

Maupassant, dans les moments d'accalmie va se promener dans le parc, au bras de François, ou bien joue au billard.

Il se laisse assez facilement soigner par le Docteur Franklin-Groult, qui, curieux hasard, est le second mari de la nièce de Flaubert.

Il alla, s'« animalisant » de plus en plus, et la mort vint le 6 juillet 1893.

« *La seule et l'horrible consolation que nous puissions avoir* », dit G. Normandy, « *est de savoir que... il était gâteux, halluciné, et que son atroce agonie fut inconsciente* »¹.

Si Maupassant fut un des malades les plus illustres du Docteur Blanche, ce fut aussi l'un des derniers qu'il lui fut donné de soigner. Malgré son âge, il viendra jusqu'à la fin à sa maison de santé, à cette maison de santé qui n'est plus la sienne, mais à laquelle son nom est attaché par la force de l'habitude.

Chaque jour il vient apporter à son successeur et ami, le Docteur Meuriot, l'appui de sa grande expérience.

Tout heureux de voir que les traditions qu'il tient de son père sont scrupuleusement suivies, il regagne sa belle maison de la rue des Fontis à Auteuil.

Son fils est près de lui, c'est un jeune peintre de grand talent. Il fait actuellement le portrait d'un de ses amis, Marcel Proust, le fils d'un confrère ami.

Le vieux docteur écoute en souriant les discussions enflammées de ces jeunes gens épris d'art, et d'un mot ce vieillard « admirable de science et de bonté »² sait les mettre d'accord.

1. Il nous a paru inutile de relater les actes et paroles démentiels, que les contemporains de Maupassant ont pu rapporter; ces témoignages sont forcément sujets à caution, n'émanant pas directement des médecins de la maison de santé. Consulter à ce sujet le *Journal des Goncourt*, les *Souvenirs* de Lumbroso et ceux de François.

2. Marcel Proust, *Préface aux propos de peintre* de J.-E. Blanche, première série, De David à Degas, Paris, Emile-Paul.

Emile Blanche mourut le 15 août 1893, quelques semaines après Maupassant.

Son corps repose au cimetière de la rue des Réservoirs, à Passy, près de celui d'Esprit Blanche. Leur sépulture voisine avec celles de Marie Bashkirtseff et de Las Cases, le compagnon d'exil de Napoléon.

Le Docteur Meuriot continua à diriger la maison de santé jusqu'en 1901. Son fils lui succéda alors. Transportée dans une calme banlieue, il la dirige encore de nos jours.

« Les dynasties se suivent, et l'on sent l'âme du grand Esprit Blanche planer en cette maison, où se perpétuent les traditions de science et de dévouement »¹.

1. E. de Crauzat, in *La chronique médicale*, 1^{er} septembre 1908.

CONCLUSIONS

Si Pinel « enleva les chaînes aux aliénés » dans les établissements publics et officiels, ce sont les Docteurs Prost et Esprit Blanche qui furent les promoteurs de ce mouvement dans les établissements privés.

C'est dans cette maison de santé que commença la vulgarisation de la sonde œsophagienne, dans les cas de refus d'alimentation.

Parmi les premiers, le Docteur Emile Blanche établit dans ses expertises médico-légales la notion de responsabilité limitée.

C'est à la maison de santé du Docteur Blanche que l'on innova le système de la vie et de l'atmosphère familiale ». Le médecin créa un lien entre ses hôtes et lui ; de la sorte, à aucun moment, ils ne se sentaient isolés. Il régnait au milieu d'eux, les retrouvant matin et soir à sa table (autant que leur état pouvait le permettre). Cette atmosphère de vie commune donna d'excellents résultats.

A notre connaissance, il existe actuellement deux maisons de santé qui en France utilisent cette méthode. Il serait tout à fait souhaitable de voir poursuivre et étendre cette pratique.

Vu : le Doyen,
TIFFENEAU.

Vu : le Président de la Thèse,
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- ARAGO (Jacques). — *Paris ou le livre des Cent et un*, Paris, Ladvocat, 1832.
- BALLET (Gilbert). — *Psychose et affections nerveuses*, Paris, 1897.
- BARINE (Arvède). — *Essais de littérature pathologique*, in *Revue des Deux Mondes*, 1895-96-97.
- BEGUIN (Albert). — *Gérard de Nerval*, Stock, 1837.
- BIZET (René). — *La double vie de Gérard de Nerval*, Paris, Plon, 1926.
- BLANCHE (Jacques-Emile). — *Aymeris* (roman), Paris, Plon, 1930.
- *Propos de peintres* (3 séries), Paris, Emile-Paul.
- *Passy*, P. Lafitte, édit.
- *Dieppe*, Paris, Emile-Paul, 1927.
- BOREL (Pierre). — *Le destin tragique de Maupassant*, Paris, *Les Portiques*.
- Bulletin de la Société Historique d'Auteuil et de Passy*, t. I, II, V et bul. CX.
- CAIN (Georges). — *Nouvelles promenades dans Paris*, Flammarion, 1908.
- DU CAMP (Maxime). — *Souvenirs littéraires*, Paris, Charpentier, 2 vol.

Chronique Médicale, 15 août et 1^{er} septembre 1908,
1^{er} novembre 1897.

CLOUARD (Henri). — *La destinée tragique de Gérard de Nerval*, Paris, Grasset, 1929.

CRAUZAT (E. de). — *La folie Cendrion* (maison du Docteur Blanche), *Le vieux Montmartre*, 1910.

— *La maison du Docteur Blanche*, *Chronique médicale*, 15 août et 1^{er} septembre 1908.

DAREMBERG (G.). — *Les grands médecins du XIX^e siècle*.

DAUDET (Léon). — Article dans *Candida*, 18 mars 1937.

DECHAMBRE. — *Encyclopédie*.

DOUMIC (René). — *Guy de Maupassant*, in *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1893.

— *Littérature et dégénérescence*, in *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1894.

DUMESNIL (René). — *Guy de Maupassant*, Paris, A. Colin, 1933.

FABRET (Jules). — *Aliénés et asiles d'aliénés*.

FAYE (Jacques de la). — *La Princesse Mathilde*, Paris, Emile-Paul, 1929.

FRANÇOIS (François Tassard). — *Souvenirs sur Guy de Maupassant* par François, son valet de chambre, Plon, 1911.

— *La mort de Guy de Maupassant*, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars, 1911.

GONCOURT. — *Le Journal des Goncourt*, t. VIII et t. IX.

GRIMAUD (Jean). — *La folie de Gérard de Nerval*, thèse de médecine, Montpellier, 1929.

GUENIOT. — *Souvenirs anecdotiques et médicaux*, Paris, Baillière, 1927.

HALEVY (Daniel). — *Allocution prononcée lors de la réception de Jacques-Emile Blanche aux Amis de 1914.*

HILEMARCHER (P.L.). — *Charles Gounod*, collection des musiciens célèbres, Laurens, édit.

HOLLIER. — *La peur et les états qui s'y rattachent dans l'œuvre de Maupassant*, thèse de médecine, Lyon 1912.

JANIN (Jules). — *Histoire de la littérature dramatique*, Paris, Michel-Lévy.

— *Dédicaces et portraits.*

KRACAUER (D.). — *Jacques Offenbach ou le secret du Second-Empire*, Paris, Grasset, 1937.

LABARTHE (Paul). — *Nos médecins contemporains*, Paris, 1868.

LADAME (Charles). — *Guy de Maupassant. Etude de psychologie pathologique*, Lausanne, 1919.

LAIGNEL-LAVASTINE et VINCHON. — *Les malades de l'esprit et leurs médecins du XVI^e au XIX^e siècle*, Maloine, Paris, 1930.

LECOMTE DE NOUY (Me). et AMIC (H.). — *En regardant passer la vie*, Paris, Calmann-Levy.

LENOTRE. — *Monsieur de Charette*, Paris, Hachette.

LOLIEE (Frédéric). — *Le roman d'une favorite : la Comtesse de Castiglione*, Paris, Emile-Paul, 1928.

LUMBROSO (Albert). — *Souvenirs sur Maupassant*, Paris, Champion, ed.

- NERVAL (Gérard de). — *Œuvres*.
- NORMANDY (Georges). — *La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains : Maupassant*, Paris, Vald. Rasmussen.
- PILLET (Maurice). — *Le mal de Maupassant*, thèse de médecine Lyon, 1911.
- PROUST (Marcel). — *Préface aux « Propos de peintres »* de J.E. Blanche.
- SEMELAIGNE (René). — *Aliénistes et philanthropes*, Paris, Steinheil, 1912.
- TARDIEU (Ambroise). — *Etude de la folie*, Paris, Baillière, 1872.
- THIBAUDET (Albert). — *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock, 1937.
- THOMAS (Louis). — *La maladie et la mort de Maupassant*, Bruges, Arthur Herbert, 1906.
- VALCOURT (Dr. de). — *Lettre à propos de la mort de Maupassant*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1911.

